

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la  
distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear  
within the text. Whenever possible, these have  
been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées  
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,  
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont  
pas été filmées.

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il  
lui a été possible de se procurer. Les détails de cet  
exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue  
bibliographique, qui peuvent modifier une image  
reproduite, ou qui peuvent exiger une modification  
dans la méthode normale de filmage sont indiqués  
ci-dessous.

Coloured pages/  
Pages de couleur

Pages damaged/  
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/  
Pages détachées

Showthrough/  
Transparence

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/  
Pagination continue

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

29460

5 CENTINS.

VERITAS PRÆVALEBIT.

# L'Opinion Publique

Politique, Littérature, Théâtre, Mondanités.



VOLUME I.—No. 8.

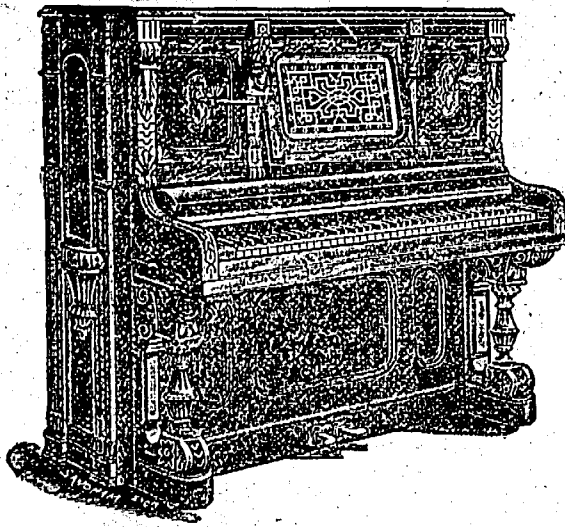
Vendredi, 3 Fevrier, 1893.



MONTREAL.

Bâtisse New-York Life, 715.

B. P. No. 2071.



**Laurent, Laforce & Bourdeau**

IMPORTATEURS DE

**PIANOS, ORGUES, ETC.,**

1637, Rue Notre-Dame,

**MONTREAL.**

Maison fondée en

**1860.**

Seuls Agents des célèbres fabriques suivantes et bien connues des artistes et du public musical:

HARDMAN, N.-Y., MARSHALL & WENDELL, Albany,

HEINTZMAN, Toronto, ETC., Orgues

THOMAS & DOHERTY.

La Maison LAURENT, LAFORCE & BOURDEAU profite de cette fin d'année pour remercier ses nombreux patrons de l'encouragement libéral qu'elle a reçu d'eux. Elle désire aussi ne pas laisser passer l'occasion des fêtes de NOEL et du JOUR DE L'AN sans inviter ceux qui auraient l'intention d'acheter un piano à visiter leur

## NOUVEAU STOCK,

spécialement commandé pour ces jours de fêtes et que, pour ce temps seulement, elle offre en vente à des prix réduits. Le PIANO étant toujours le plus bel ornement d'un salon et celui qui procure la plus grande satisfaction par les douces jouissances qu'il offre à la famille et aux amis, il importe beaucoup que le choix et l'achat en soient faits avec soin et avec jugement.

*Pianos pour tous les goûts et pour toutes les bourses à des conditions exceptionnellement favorables.*

Toujours en stock des pianos d'occasion d'excellente qualité, vendus à bas prix.

**Une visite respectueusement sollicitée avant d'aller ailleurs.**

**ACHETEZ AU COMPTANT**

— ET —

**- DEMANDEZ -**

DES

**BONS ET DES ACTIONS**

DE LA

**Coopération**

**Commerciale**



En faisant vos achats ordinaires pour la maison et la famille, vous n'avez pas à dépenser un sou inutilement pour vous procurer des chances de gagner

UN GROS LOT DE

**CINQ CENTS PIASTRES**

{ UN LOT DE } — — { 2 LOTS DE }  
\$50. } } \$25. }

ET

**QUATRE CENTS LOTS D'UNE PIASTRE.**

Il suffit de faire vos achats, au comptant, chez les marchands qui donnent ces bons et ces actions.

Si vos fournisseurs habituels n'en ont pas, allez chez d'autres, dont vous trouverez les noms et les adresses dans tous les journaux quotidiens, le samedi.

**Examinez ces noms et ne manquez pas l'occasion.**

# L'OPINION PUBLIQUE.

“Veritas Prævalebit.”

VOL. I.

VENDREDI, 3 FEVRIER, 1893.

No. 8.

## L'OPINION PUBLIQUE.

Rédacteur en chef.....Louis-H. Taché.  
809, bâtisse New-York Life,  
Bureau de poste, boîte 1579.

Editeur, secrétaire de la rédaction et administrateur.....Edouard Delpit.  
715, bâtisse New-York Life,  
Bureau de poste, boîte 2071.

Prière de faire toutes remises d'argent par lettre enregistrée ou mandat postal.

## ENTRE NOUS.

Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie  
Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie.  
Entre les plus beaux noms leur nom est le plus beau.  
Toute gloire près d'eux passe et tombe éphémère ;  
Et, comme ferait une mère,  
La voix d'un peuple entier les berce en leur tombeau.

Aussi, quand de tels morts sont couchés dans la tombe,  
En vain l'oubli, nuit sombre où va tout ce qui tombe,  
Passe sur leur sépulcre où nous nous inclinons :  
Chaque jour pour eux seuls se levant plus fidèle,  
La gloire, aube toujours nouvelle,  
Fait luire leur mémoire et redore leurs noms.

Nous recevons chaque jour de flatteuses adhésions au programme de l'*Opinion Publique* et nous voudrions pouvoir remercier chaque personne en particulier. Mais puisqu'il n'y a pas possibilité, nous prions tous ceux qui nous ont déjà fait tenir leur abonnement, ainsi que ceux qui ont bien voulu nous envoyer spontanément un mot d'encouragement et d'approbation, d'accepter nos sincères remerciements par la voie du journal.

Le programme que nous nous sommes tracé a plu à presque tout le monde. Les nombreux encouragements reçus des membres du clergé nous prouvent que ces messieurs ne se sont point mépris sur nos intentions: nous n'avons pas d'autre but que de faire disparaître certains abus qui choquent et font souffrir autant que nous la presque totalité de notre clergé.

La plupart des personnes qui nous ont renvoyé le journal ont exprimé le regret de n'y pouvoir souscrire pour le moment; nous les remercions aussi de leur courtoisie.

Une seule appréciation détone tellement sur les autres qu'on nous pardonnera de la relever; c'est celle du révérend M. P. A. Campeau, de Vergennes, (Vermont). Il nous renvoie le journal avec la note suivante bien en

évidence: “Nous avons assez de “saloperies” aux États-Unis sans avoir encore celles du Canada.”

M. Campeau ne paraît pas avoir à son usage un choix d'expressions bien relevées! De plus, il n'est pas flatteur; mais nous ne nous en offusquons point. A quoi cela servirait-il? Arrivé à un certain âge, il est bien difficile d'acquérir un peu de politesse et de savoir-vivre.

M. Campeau nous permettra seulement de remarquer qu'il n'est pas très bien doué sous le rapport des deux qualités susdites.

Sans rancune, d'ailleurs!

La session du parlement fédéral qui vient de s'ouvrir sera longue et aura une importance extraordinaire. Pour la première fois depuis 1878, le parti conservateur va se diviser ouvertement sur la question de la politique nationale. Les conditions économiques où se trouve le Canada à l'heure actuelle demandent impérieusement des modifications dans sa législation fiscale. Sir John Thompson et ses collègues jouent là une carte qui peut leur valoir une défaite écrasante aux prochaines élections.

J'ai lieu de croire qu'ils ne se laisseront pas entraîner dans une opposition systématique à d'excellentes propositions par simple esprit de contradiction et qu'ils auront l'habileté de prendre ce qu'il y a de bon dans ce qu'ils appellent *les déclamations libérales*.

Le gouvernement va-t-il s'occuper de la réduction du nombre des députés et de la redistribution des sièges électoraux? Il y a là-dedans deux grandes choses à faire: sauver \$ 20.000 par an à la province, et donner une représentation plus équitable aux diverses sections de la population.

On dirait que le lien colonial qui nous unit à l'Angleterre a été, de toute éternité, déclaré indissoluble par un décret céleste et que celui qui ose se demander si le temps n'arrivera pas bientôt où il faudra le rompre se met en révolte ouverte contre les lois divines et humaines!

Quiconque a la témérité de discuter les raisons qui peuvent nous faire pencher soit vers l'indépendance, soit vers l'annexion avec les États-Unis, se voit aussitôt assailli, injurié, menacé, ostracisé, par une meute enragée de journaux, de sociétés et de particuliers, au nom de ce grand mot vide de sens: *la loyauté envers la Couronne*. Comme si l'intérêt d'un peuple ne devait pas être la mesure de sa loyauté! Comme si la première loyauté n'était pas celle que nous devons à nous-mêmes, à nos enfants, à nos descendants! — *Le Réveil*, Hull.

Le *Courier du Canada* fait la lutte pour le maintien du conseil législatif avec l'habileté qu'il met dans toutes ses polémiques. Il me semble pourtant qu'il fait erreur

quand il prétend représenter les meilleurs éléments de l'armée conservatrice en luttant contre une mesure qui est non-seulement proposée par la majorité des journaux de la province, mais qui est désirée par la majorité de la députation à Québec et par les trois quarts de notre population. Comment peut-il reléguer au second plan les hommes importants qui favorisent l'abolition du conseil et décréter de "meilleurs éléments" les quelques groupes réactionnaires qui s'entêtent à vouloir garder le conseil? L'expérience d'Ontario nous montre la parfaite organisation législative de cette province avec une seule chambre. Nombre d'États de l'union américaine n'ont pas de chambre haute, et ceux qui en ont l'ont faite élective. Et je ne vois pas pourquoi nous nous entêterions à avoir deux corps législatifs, lorsqu'un seul simplifierait de beaucoup la procédure parlementaire et donnerait toutes les garanties que l'on peut attendre des élus du peuple.

Le seul fait de nommer à vie une partie de nos législateurs place ces inamovibles en antagonisme direct avec la volonté populaire, qui doit être souveraine. L'évolution constante du progrès apporte, dans les gouvernements comme dans les affaires, des changements que le peuple doit pouvoir accepter de sa libre volonté sans qu'un corps nommé à vie puisse, avec ses idées antédiluviennes, en empêcher l'adoption.

Dans toute opinion, dans tout projet, dans toute législation, dans toute organisation, il n'y a qu'une règle à suivre, il n'y a qu'un principe à écouter: c'est celui de la souveraineté du peuple.

Et c'est parce que le peuple réclame aujourd'hui l'abolition du conseil que je prétends que le conseil manque de patriotisme en s'y refusant et que le gouvernement commet une erreur grave en contrecarrant les désirs du peuple, qui l'a mis au pouvoir pour bien représenter ses vues dans la législation.

Il est curieux de suivre la polémique qui s'est engagée entre M. Dandurand et M. Leboeuf au sujet de l'élection de Chambly. M. Dandurand paraît avoir le bon côté de la question; mais M. Leboeuf n'a pas exprimé sa seule opinion en parlant comme il l'a fait, et son adversaire a tort de traiter de racontars de la rue les mécontentements réels dont le bouillant écrivain de la *Patrie* s'est fait l'interprète.

La différence entre les deux se trouve dans le fait que M. Dandurand est un libéral et que M. Leboeuf appartient à un autre parti, tout à fait différent: le radicalisme. Personne n'a le droit de s'appeler libéral ou conservateur, s'il refuse de reconnaître une discipline et de s'y soumettre. Le terme *indépendant* ne donne que le droit de dénoncer une mesure mauvaise, une faute politique ou une infraction, de la part des chefs, au programme du parti. Mais si cette *indépendance* va au-delà, si elle fait discuter la tactique des chefs sous les yeux du public, si elle met la dissension dans les rangs, si elle provoque l'indiscipline, elle jette alors ceux qui s'en réclament en dehors du parti.

Si j'étais un chef de parti et qu'un de mes soldats fit ce que fait M. Leboeuf, je n'aurais rien de plus pressé que de lui demander de sortir des rangs, où sa conduite serait dangereuse comme celle d'un fomenteur de discordes.

C'est ce que les libéraux n'ont jamais compris. C'est ce qui les tient depuis si longtemps dans les froides régions de l'opposition.

Pour ce qui en est de M. Leboeuf, qui tient une plume

énergique, qui a de l'individualité et qui pense généralement assez juste, je ne le regarde pas comme un libéral. Et son seul tort est de se réclamer de ce parti, qui lui a donné une bonne part de son prestige et dont il a plus souvent heurté et blessé que défendu les chefs.

Les frais de protêt des billets promissoires sont énormes dans la province de Québec, — toujours le double, souvent le triple de ce qu'ils sont dans les autres provinces. Un protêt ne devrait coûter que 50 centins par mille piastres, avec 25 centins, en outre, pour chaque avis qui l'accompagne.

Le tarif est, je crois, fixé par la chambre des notaires et approuvé par le lieutenant-gouverneur en conseil. Un député devrait de son siège demander au gouvernement d'étudier cette question en vue d'une réduction immédiate du tarif.

Nous apprenons que M. Rodolphe Lemieux doit donner prochainement, à Saint-Hyacinthe, une conférence sur *Madame Roland et son rôle durant la Révolution française*.

L'annoncer, c'est enregistrer d'avance un succès de plus à l'actif du brillant orateur. Ses admirateurs de Montréal ne perdront rien pour attendre, car M. Lemieux se propose de traiter le même sujet ici, un peu plus tard.

Le père Lacasse, O. M. I., vient de publier un livre dont *l'Étendard* fait des éloges sans restriction... Et pour appuyer son dire, le confrère en cite un extrait, une prétendue conversation au sujet des "écoles pratiques." Si c'est ailleurs comme cela, le livre du révérend père doit être d'une faiblesse désolante. Mais là n'est pas le mal. Ce livre est écrit dans un mauvais esprit, en ce sens que, sous prétexte de protester contre les réformistes en matière d'éducation, il prend occasion de vanter un système qui est foncièrement impropre à faire sortir nos gens de la position inférieure qu'ils occupent au Canada.

Au lieu de citer des exemples de petits génies sortis de nos collèges classiques, pourquoi ne pas se fermer la bouche et ouvrir les yeux? Partout où il y a des groupes canadiens et anglais, qui a la suprématie? Où est la richesse? Où est le progrès? Où est l'industrie? Où sont les affaires? Entre les mains de qui sont les entreprises? Où est l'influence?... Je n'ai pas besoin de répondre à ces questions, qui se résolvent d'elles-mêmes.

Et cette infériorité de nos gens est amenée par le manque d'éducation pratique, dont le père Lacasse essaie de rire, parce qu'il ne la comprend pas.

Il y a bien d'autres choses qu'il ne comprend pas!...

Le 21 janvier dernier, au moment où les fidèles du drapeau blanc s'agenouillaient pour prier en faveur du roi martyr, un journal de cette ville offrait à ses abonnés un calendrier superbement orné d'un buste de la *Marianne*, coiffée du bonnet phrygien, parée de médailles portant la date de 1789 et les initiales R. F., (République Française), reproduites sur d'autres points du décor.

Le 14 juillet y figure comme date nationale.

C'est le *Monde Illustré*, imprimé et publié à Montréal, qui gratifie ses abonnés de cet acte de générosité. Ceux-ci vont-ils accepter ce linge portant un chiffre étranger et qu'on n'a pas pris la peine de démasquer? *Audaces fortuna juvat.*

## UN ROMAN DE GEORGE ELIOT.

## MIDDLEMARCH.

“A Paris ou au fond du bois,” telle fut, dit-on, la réponse d'une femme célèbre à la question qu'on lui posait: “Où aimeriez-vous à vivre?” La raison en saute aux yeux: c'est que, dans l'une et l'autre de ces places, l'on ne s'occupe pas de vous et l'on vous laisse votre liberté entière.

La petite ville et le village sont l'Eldorado du comérage, du cancan et de la médisance. Et plutôt à Dieu que plusieurs villes ne se fissent pas villages sous ce rapport! Aussi est-ce un enfer ou, du moins, un purgatoire que d'y vivre.

Mais, par contre, la petite ville est une délicieuse place à étudier pour un observateur et un romancier. Les passions s'y montrent moins fardées, les jalousies s'y produisent plus librement, les caractères s'y dessinent plus clairement, et on dirait que ce tableau rétréci du monde frappe davantage, soit que ses proportions s'adaptent mieux aux limites de notre esprit, soit que les tempêtes apparaissent plus excitantes sur un lac ordinairement limpide et calme qu'au milieu des flots toujours agités de l'océan.

George Eliot, dans son roman intitulé: *Middlemarch*, si tant est qu'une pareille étude puisse encore s'appeler un roman, nous présente une petite ville anglaise tout entière. Personne n'est oublié, et le lecteur voit passer devant lui, comme dans une longue procession, toute la *gent* bien posée de Middlemarch, et ses pasteurs protestants, et ses médecins, et ses hypocrites, et ses philanthropes, et ses jeunes *dandys*, et ses hommes politiques, et ses femmes de toute nuance, depuis l'héroïne vertueuse du roman, *Dorothea*, jusqu'à la plus commune femme du peuple. Tout est présenté en temps et lieu: les paroisses et les quartiers, les églises et les tavernes, le clergé et la magistrature, la noblesse et la roture, les amours, les haines, les craintes, les espérances, les mariages et les morts. George Eliot a tout vu et elle dit tout au lecteur. Si tout est petit, étroit, écourté, ce n'est pas sa faute, à elle; elle ne fit pas Middlemarch; elle se contente de le peindre et l'on ne saurait nier que, si son crayon a su admirablement tracer les contours, son pinceau n'a pas été moins fidèle dans la distribution des couleurs par lesquelles elle accentue les contrastes et fait ressortir les caractères.

Pris à ce point de vue comme au point de vue du style, *Middlemarch* est incontestablement un ouvrage aussi séduisant que merveilleux. La preuve, c'est qu'on le lit malgré sa longueur et son manque d'intrigue.

Je ne saurais, dans les étroites limites d'un article, même songer à esquisser quelques-uns des caractères mis en scène par l'écrivain, encore moins à montrer le fini du travail, la hardiesse et la délicatesse des touches, la justesse et l'accentuation des nuances. Ce Casaubon qui, après avoir absorbé toute la vitalité de son âme sur un livre assez moderne et utile pour s'appeler: *Clef de toutes les Mythologies*, partage ensuite son cœur entre son œuvre et une jeune fille presque vingt ans plus jeune que lui, devient son mari dévoué, puis soupçonneux, ... puis jaloux, et meurt en essayant d'enchaîner son cœur à sa tombe et à son souvenir, est un type assez rare, pour le bonheur des femmes, mais extrêmement

intéressant et très bien réussi. Si les goûts démodés de ce vieux ministre nous paraissent une résurrection du passé, son laxisme à l'endroit de la conscience, ses vues plus que libérales en religion et son amour du bien-être ne nous étonnent nullement. Pas davantage nous ne sommes surpris du portrait véridique du révérend Farebrother. Grand dîneur, joueur assidu, collectionneur attiré, il est le bienvenu partout, même en chaire, où, — c'est sa vieille mère qui l'assure, — “il prêche des sermons excellents.” Au reste, on se réconcilie facilement à Farebrother. C'est un homme fort généreux pour ses amis et fort dévoué à sa famille: c'est un type bon enfant très bien imaginé. Pourquoi porte-t-il le col romain?

Trois autres personnages secondaires, intéressants à connaître, sont l'ineffable M. Brooke, l'hypocrite Bulstrode et l'honnête Caleb Garth. Combien de nos philanthropes, que l'amour des hommes mène tout d'abord à l'amour de soi-même, se reconnaîtraient, s'ils étaient sincères, dans ce propriétaire tout ardeur pour des réformes qui ne lui coûtent rien et qui est de glace pour ses tenanciers! Ce type n'est malheureusement pas mort avec Brooke. Pourquoi en est-il de même de Bulstrode? Ce banquier, enrichi par la fraude, le crime et l'oppression, et qui s'en console en lisant la Bible, en la citant à tout propos et en prenant des airs sanctimonieux, ce Tartufe de village, *ce chat enfariné*, comme le lecteur est heureux de le voir, un beau jour, recevoir d'un monde généralement injuste un châtement plus que mérité! Le lecteur peut plaindre sa femme et sa famille; pour lui, il ne sent aucune commisération. Aussi, quand l'honnête agent Caleb Garth, faisant taire tous ses intérêts personnels et tous ses rêves pour le bonheur de sa fille, vient déclarer à Bulstrode qu'il ne veut plus rien avoir à faire avec lui, l'on se sent tenté d'applaudir. Caleb Garth et sa femme sont deux types coulés avec soin et précision; sa fille aînée est attrayante par sa fine bonhomie et son cœur fidèle. Puisse l'Angleterre compter encore, dans sa classe populaire, grand nombre de familles Garth!

Mais, en laissant de côté beaucoup d'autres personnages tous peints sur le vif et intéressants à leurs places, venons-en de suite aux trois héros de l'histoire. C'est, d'abord, Lydgate. Avec sa jeunesse, son enthousiasme, sa respectable ambition et son talent, ce jeune médecin emporte d'assaut toute votre sympathie. Vous le suivez à travers le roman avec un respectueux intérêt: aussi est-ce avec un véritable déchirement que vous le voyez aux prises avec la jalousie routinière des vieux médecins, l'absence de bons sens de sa femme légère et la dépendance pécuniaire qu'il subit de la part de Bulstrode. Lydgate est l'incompris si en vogue au commencement du siècle; mais, à la différence de beaucoup d'autres, il est un incompris qui eût mérité d'exercer une salutaire influence.

Ladislaw, l'orphelin spolié par Casaubon et Bulstrode, est un artiste véritable: il possède un esprit élevé et un cœur chaud. On l'aime à première vue. Aussi nul ne pourra s'étonner de le voir s'éprendre d'amitié, puis d'amour pour Dorothea, qu'il voit malheureuse, et recevoir en échange de ce cœur pur et délicat l'assurance d'un amour que rien ne pourra ébranler.

Quant à Dorothea, accumulez tout ce qu'une nature prodigue peut donner de générosité, d'esprit de sacrifice et de dévouement à un cœur de femme; rassemblez

ensemble, comme dans un tableau rétréci, toutes les vertus purement et simplement naturelles, et approchez-vous respectueusement de Dorothéa, étudiez-la dans les détails monotones de sa vie, et vous trouverez en elle ces nobles qualités, relevées encore par les grâces de l'intelligence et de l'extérieur. Dorothéa est, on le sent, l'idéal de la femme rêvé par George Eliot.

Jusqu'ici, nous n'avons eu que des éloges pour l'auteur. On nous permettra quelques mots de critique.

George Eliot, dont la plume sait si bien faire ressortir tous les bons et mauvais côtés du cœur humain, nous a semblé, dans cet ouvrage, avoir trop négligé les harmonies de la nature. Aussi, souvent ses tableaux n'ont point ce fond que l'œil du lecteur cherche toujours et sur lequel les personnages paraissent dans un relief plus tranché. Autant nous abhorrons les descriptions inutiles, autant nous aimons cette mise en scène sobre et calculée qui harmonise l'ensemble.

Nous avons appuyé sur le mot *nature*, en parlant de Dorothéa. C'est que, de fait, George Eliot est essentiellement naturaliste dans ses tendances et dans ses vues. Dieu n'a pas plus de place dans ses romans qu'il n'en eut dans sa vie. Il est nommé, c'est tout; mais nulle part il n'agit. Aussi n'est-on pas peu surpris d'entendre l'écrivain afficher la prétention de nous donner en Dorothéa l'idéal de la perfection qu'une femme puisse atteindre dans notre siècle. Si George Eliot eût été catholique, elle eût vu que là où la nature s'arrête, la grâce commence, et que les saints ont devant les yeux de tout autres horizons. C'est pourquoi, comme les vrais grands hommes, ils ne sont point faits par les circonstances, mais ils plient les circonstances à leurs sublimes aspirations

VECCHIO.

#### SUPPLIQUE AU ROI DES FRANÇAIS,

*Par Hippolyte Raynal. — Né dans le peuple, et condamné pour un vol qu'il n'avait point commis, (telle était son assertion,) H. Raynal s'associa à des voleurs de profession et fut envoyé au bagne. Plus tard, touché de repentir, il s'adressa à Béranger, qui obtint sa grâce.*

Prince, dans les Etats confiés à tes soins,  
Il est un réduit sombre où le repentir pleure,  
Où l'année est un siècle et chaque instant une heure,  
Où l'espoir entre peu, le repos encor moins.

Les flèches du remords y poursuivent le vice.  
On veut suivre ses dards pressants comme l'éclair;  
Mais la captivité, croisant ses bras de fer,  
Devant le seuil étroit se montre et dit: Justice!

Oh! que la prairie, une plante ignorée,  
Charmerait de regards en ce triste séjour!  
Auprès d'elle, à genoux, on passerait le jour.  
Une rose naissante y serait adorée.

Prince, de cet abîme où ma jeunesse expire,  
Mes longs cris de douleur s'élèvent jusqu'à toi;  
Apparais comme un ange entre le sort et moi;  
Brise à l'un son poignard, donne à l'autre un sourire.

Fais ouvrir ma prison, Philippe, que j'en sorte,  
Qu'un Lazare nouveau surgisse du cercueil!  
Et, dussé-je de joie expirer sur le seuil,  
Que mon dernier soupir franchisse au moins la porte!

#### PORTRAIT.

#### L'HOMME DU JOUR.

Le voyez-vous qui parade sur la rue Saint-Jacques, en son par-dessus bleu, très pâle ou plutôt gris. Il marche à toute vitesse, une fleur à la boutonnière, une canne à la main, derrière lui un tourbillon de poussière. Sans doute il sort du bureau de poste, il tient des papiers.

Vous vous hasardez à l'arrêter.

— Bonjour! bonjour! lui dites-vous. Comment es-tu?

— Bonjour! vous répond-il. Excuse-moi, je suis très pressé, je ne sais où porter la tête: il me faut aller ici, aller là.....

Enfin il commence à vous énumérer ses affaires qui, dans le fond, sont de bien peu d'importance.

Parlez-lui de ses voyages, de ses excursions, de ses chevaux, du *sport* en tout genre, du sexe même, oh! alors il sera votre homme: à plus tard les affaires!

Vous ne tarderez pas à vous apercevoir que la vanité et la prétention sont les fondements de son caractère.

Si vous lui êtes supérieur, il se rendra familier avec vous; il se fera important, si vous êtes son égal.

Il n'a aucune connaissance et il vous donnera des avis, fussiez-vous le plus grand savant ou le plus fier artiste.

Si, par charité, vous le touchez par un petit compliment flatteur, monsieur se gourmeta d'abord, puis penchant la tête d'un air de candeur, la balancera de droite à gauche et de gauche à droite *en signe négatif!* — Continuez sur ce ton, et alors vous ne verrez plus que *lui* en ce monde. Pressez davantage, et vous vous apercevrez que *lui* sera entré en *lui-même*, son tout parti pour un monde meilleur!

J'ai rencontré dans un salon le même individu. S'il entendait quelqu'un parler bas, il y prêtait l'oreille, croyant que l'on discutait de lui. Si l'on parlait haut, il venait et ne tardait pas à changer le sujet. Il riait à haute voix en un temps silencieux et se taisait lorsqu'il s'agissait de rire, croyant que l'on se moquait de lui. Monsieur ne dansait pas par principes, bien qu'il déclarât à tous avoir étudié la danse plusieurs années sous tel professeur.

De même pour la musique, le chant et la déclamation: ignorant en tout, il savait donner certaines excuses peu valables et si souvent répétées par la jeunesse d'aujourd'hui.

Dans la conversation, notre jeune élégant, *sport* connu, modèle dernier, entretenait toutes les personnes qui s'avisèrent de lui parler de ses voyages, de ses écrits, de ses chevaux, de ses collections de tout genre et de toute espèce. Il leur disait avoir tout lu, tout vu et tout entendu, se faisant fort de les persuader. Il laissait échapper un petit mot de ses amours; mais, par son petit air naïf, l'on voyait qu'il voulait être *discret*.

En un mot, il est *universel*, et personne n'a de peine à le croire. Malheureusement pour lui, il n'a pas hérité de son père un nom précédé d'un *de* et un certain revenu.

Sans personnalité, bien entendu.

Je termine, pour vous plaire; seulement il en faudrait bien plus pour vous démontrer combien je souffre de voir souffrir ceux qui ont à supporter de telles gens.

GUSTAVE.

## ROLLA

D'ALFRED DE MUSSET.

*Il s'est fait mourir!* C'est ainsi que, bien souvent, se dit l'adieu suprême, au passage du cercueil portant en terre la dépouille du malheureux qui succombe tordu par les excès, asphyxié par le vice. En se découvrant pour la dernière fois devant celui qui ne reviendra plus, on sent le cœur se serrer tristement à la pensée que sa disparition est volontaire, que lâchement il a voulu, à la fleur de l'âge, se dérober au devoir, s'épargner toute lutte. Son manque de courage l'a livré, corps et âme, au plaisir qui amollit, aux jouissances énervantes et, prématurément usé, épuisé, il a vu finir avant l'heure, indignement, honteusement, une existence promise à toutes les joies, à tous les bonheurs.

La misère, les chagrins précoces sont parfois l'excuse de ces catastrophes; mais la destinée semble, d'ordinaire, les réserver pour ceux que la fortune a favorisés, pour les privilégiés qui ont reçu d'elle santé, richesse et les dons les plus rares de l'esprit. Les portes du saint lieu se sont alors ouvertes, toutes grandes, au funèbre convoi. Et pourtant les catafalques pompeux, empanachés d'hermine, aux noires draperies lamées d'argent, autour desquels brûlent innombrables les cierges bénits; les voix puissantes des chœurs invoquant l'Éternel en faveur du trépassé; les sanglots des grandes orgues essayant de fléchir la justice divine; tout le luxueux appareil des cérémonies de l'Église priant pour le fastueux défunt, n'empêcheront jamais ces pieuses démonstrations de s'accomplir devant les restes d'un véritable suicidé, auquel, d'habitude, l'entrée des temples est interdite.

Partout, dans les salons, dans les réunions publiques, aux coins des rues, parmi les intérieurs paisibles, entre une compagne dévouée et des têtes blondes qui rattacheront à la vie les plus insensibles, j'ai rencontré les victimes de cette fatalité qui brise, anéantit les infortunés qui, dès le début, ne tentent pas de se défendre. Ma peine a été grande de les voir, lancés sur la pente glissante, détourner leurs regards de tout ce qui est beau, de tout ce qui est bon, des affections soutenantes de la famille, pour ne goûter quelque satisfaction, quelque apaisement que dans les fumées tuantes de l'ivresse ou aux bras des vierges folles et des gourmandines.

Mes souvenirs sont alors allés à cette page, entrée pour toujours dans l'immortalité, du poète des nuits, que je n'ai jamais pu lire sans demander à Dieu de me garder irrévocablement des morsures de la désespérance et du doute. Mais, faut-il l'avouer? le héros de Musset m'a paru pardonnable, quand je l'ai comparé aux *Rolla* de ces rives conquises au nom de la croix et sous la protection de l'étendard qui porte pour devise: *In hoc signo vinces*. Le débauché d'au-delà des mers ne croyait pas; la matière seule était son culte; l'abrutissement, son but. La foi la plus vive, l'ardente confiance en un avenir meilleur sont, au contraire, l'apanage de tous et de chacun dans ces contrées, et il paraît difficile d'admettre qu'une différence de vues aussi manifeste se confonde dans les résultats.

Le mal s'accuse donc davantage parmi nous, et sa gravité ne saurait être méconnue. Les moyens de salut étant multiples et certains, on se perd en conjectures sur leur inefficacité, si l'hypocrisie la plus scélérate ne s'est point encore emparée des consciences.

J'invite le lecteur à parcourir avec moi l'œuvre à laquelle j'ai fait allusion, pour qu'il lui soit possible de

décider si ma très humble appréciation peut échapper au reproche de pessimisme.

Le récit s'ouvre par un coup d'œil rapide sur les premiers âges, au moment où les merveilles de la nature suffisaient au bonheur des peuples, faciles en leurs adorations, ne connaissant point encore les divisions et les haines, se tenant pour satisfaits de vivre à l'heure

Où les sylvains moqueurs, dans l'écorce des chênes  
Avec les rameaux verts se balançant au vent  
Et sifflaient dans l'écho la chanson du passant;  
Où tout était divin, jusqu'aux douleurs humaines;  
Où le monde adorait ce qu'il tue aujourd'hui;  
Où quatre mille dieux n'avaient pas un athée;  
Où tout était heureux, excepté Prométhée,  
Frère aîné de Satan, qui tomba comme lui.

Puis la religion nouvelle remplace les vieilles croyances. Le fils de Dieu apparaît et transforme le monde  
Où, sous la main du Christ, tout venait de naître,  
Où Cologne et Strasbourg, Notre-Dame et Saint-Pierre,  
S'agenouillant au loin dans leurs robes de pierre,  
Sur l'orgue universel des peuples prosternés  
Entonnaient l'hosanna des siècles nouveau-nés;  
Les temps où se faisait tout ce qu'a dit l'histoire,  
Où sur les saints autels les crucifix d'ivoire  
Ouvraient des bras sans tache et blancs comme le lait,  
Où la vie était jeune, — où la mort espérait.

Mais le temps a marché, emportant dans sa course la foi en la parole du Rédempteur et surtout la reconnaissance de ceux pour lesquels il s'était immolé. Le voilé méconnu, abandonné, et c'est sans hésitation qu'on lui en fait l'aveu. Écoutez l'affligeante déclaration de celui qui demeure privé de croyance.

O Christ! Je ne suis pas de ceux que la prière  
Dans tes temples muets amène à pas tremblants;  
Je ne suis pas de ceux qui vont à ton calvaire,  
En se frappant le cœur, baiser tes pieds sanglants,  
Et je reste debout sous tes sacrés portiques,  
Quand ton peuple fidèle autour des noirs arceaux  
Se courbe en murmurant sous le vent des cantiques,  
Comme au souffle du nord un peuple de roseaux.  
Je ne crois pas, ô Christ! à ta parole sainte,  
Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux.  
D'un siècle sans espoir naît un siècle sans crainte;  
Les comètes du nôtre ont dépeuplé les cieux.  
Maintenant le hasard promène au sein des ombres  
De leurs illusions les mondes réveillés;  
L'esprit des temps passés, errant sur leurs décombres,  
Jette au gouffre éternel tes anges mutilés.  
Les clous du Golgotha te soutiennent à peine;  
Sous ton divin tombeau le sol s'est dérobé:  
Ta gloire est morte, ô Christ! et sous nos croix d'ébène  
Ton cadavre céleste en poussière est tombé!

Le regret s'empare un instant de l'incrédule; il prévoit qu'en laissant éteindre le flambeau qui le guidait à travers les ténèbres, en repoussant le bras qui l'aidait à franchir les obstacles sans cesse rencontrés en chemin, il n'atteindra jamais le but, et il ajoute:

Eh bien! qu'il soit permis d'en baiser la poussière  
Au moins crédule enfant de ce siècle sans foi,  
Et de pleurer, ô Christ! sur cette froide terre  
Qui vivait de ta mort et qui mourra sans toi!  
Oh! maintenant, mon Dieu, qui lui rendra la vie?  
Du plus pur de ton sang tu l'avais rajeunie:  
Jésus, ce que tu fis, qui jamais le fera?  
Nous, vieillards nés d'hier, qui nous rajeunira?



Je ne me suis peut-être point trop aventuré en avançant que, pour le poète, le doute, le manque de foi, l'absence de toute croyance sont la cause évidente des plus grands maux de l'humanité. Il en trouve la preuve dans les égarements et la fin tragique de son héros, qu'il nous présente en ces termes :

De tous les débauchés de la ville du monde  
Où le libertinage est à meilleur marché,  
De la plus vieille en vice et de la plus féconde,  
— Je veux dire Paris, — le plus grand débauché  
Était Jacques Rolla. Jamais dans les tavernes,  
Sous les rayons tremblants des blafardes lanternes,  
Plus indocile enfant ne s'était accoudé  
Sur une table chaude ou sur un coup de dé.  
Ce n'était pas Rolla qui gouvernait sa vie,  
C'étaient ses passions ; il les laissait aller,  
Comme un pâtre assoupi regarde l'eau couler.  
Elles vivaient. Son corps était l'hôtellerie  
Où s'étaient attablés ces pâles voyageurs,  
Tantôt pour y briser les lits et les murailles,  
Pour s'y chercher dans l'ombre et s'ouvrir les entrailles  
Comme des cerfs en rut et des gladiateurs,  
Tantôt pour y chanter en s'enivrant ensemble,  
Comme de gais oiseaux qu'un coup de vent rassemble  
Et qui, pour vingt amours, n'ont qu'un arbuste en fleurs.  
Le père de Rolla, gentillâtre imbécile,  
L'avait fait élever comme un riche héritier,  
Sans songer que lui-même, à sa petite ville,  
Il avait de son bien mangé plus de moitié.  
En sorte que Rolla, par un beau soir d'automne,  
Se vit à dix-neuf ans maître de sa personne  
Et n'ayant dans la main ni talent ni métier.  
Il eût trouvé, d'ailleurs, tout travail impossible ;  
Un gagne-pain quelconque, un métier de valet,  
Soulevait sur sa lèvre un rire inextinguible.  
Aussi, mordant à même au peu qu'il possédait,  
Il resta grand seigneur, tel que Dieu l'avait fait.

Il prit trois bourses d'or et, durant trois années,  
Il vécut au soleil sans se douter des lois ;  
Et jamais fils d'Adam sous la sainte lumière  
N'a, de l'est au couchant, promené sur la terre  
Un plus large mépris des peuples et des rois.

Ce n'était pour personne un objet de mystère  
Qu'il eût trois ans à vivre et qu'il mangeât son bien.  
Le monde souriait en le regardant faire,  
Et lui, qui le faisait, disait à l'ordinaire  
Qu'il se ferait sauter quand il n'aurait plus rien.

Je ne puis résister à la tentation de citer le beau passage qui suit, bien qu'il soit depuis longtemps dans toutes les mémoires :

Lorsque, dans le désert, la cavale sauvage  
Après trois jours de marche attend un jour d'orage  
Pour boire l'eau du ciel sur ses palmiers poudreux,  
Le soleil est de plomb, les palmiers en silence  
Sous leur ciel embrasé penchent leurs longs cheveux.  
Elle cherche son puits dans le désert immense,  
Le soleil l'a séché ; sur le rocher brûlant  
Les lions hérissés dorment en grommelant.  
Elle se sent fléchir ; ses narines qui saignent  
S'enfoncent dans le sable, et le sable altéré  
Vient boire avidement son sang décoloré.  
Alors elle se couche, et ses grands yeux s'éteignent,  
Et le pâle désert roule sur son enfant  
Les flots silencieux de son linceul mouvant.

Le libertinage corrompt le cœur le plus parfait, a dit Boiste. Une de ses conséquences les plus regrettables, c'est de détruire le sentiment du respect et de faire qu'il n'y ait rien de sacré. Sous son influence néfaste, le sens moral disparaît et les actes les plus blâmables paraissent naturels. L'innocence, ce voile léger que sa fragilité extrême garantit et protège, n'arrête jamais la main accoutumée à pétrir la fange, et c'est pour elle un bonheur sans égal que de salir et souiller ce qui fut créé pour garder la blancheur du lis, la fraîcheur de la rose.

Rolla n'a jusques ici fréquenté que des drôlesses puant la corruption, provoquant le dégoût. Une enfant chaste et pure passe à sa portée et, sans hésitation, il s'en empare.

Est-ce sur de la neige ou sur une statue  
Que cette lampe d'or, dans l'ombre suspendue,  
Fait onduler l'azur de ce rideau tremblant ?  
Non, la neige est plus pâle et le marbre est moins blanc :  
C'est une enfant qui dort.....

C'est une enfant qui dort sous ces épais rideaux,  
Une enfant de quinze ans, — presque une jeune femme  
Rien n'est encor formé dans cet être charmant.  
Le petit chérubin qui veille sur son âme  
Doute s'il est son frère ou s'il est son amant.  
Ses longs cheveux épars la couvrent tout entière,  
La croix de son collier repose dans sa main,  
Comme pour témoigner qu'elle a fait sa prière  
Et qu'elle va la faire en s'éveillant demain.

Elle dort, regardez : quel front noble et candide !  
Partout, comme un lait pur sur une onde limpide,  
Le ciel sur la beauté répandit la pudeur.  
Elle dort toute nue et la main sur son cœur.

N'est-ce pas qu'il est pur, le sommeil de l'enfance ?  
Que le ciel lui donna sa beauté pour défense ?  
Que l'amour d'une vierge est une piété  
Comme l'amour céleste, et qu'en approchant d'elle,  
Dans l'air qu'elle respire on sent frissonner l'aile  
Du séraphin jaloux qui veille à son côté ?

La malheureuse, hélas ! n'a jamais connu pareil avantage, et c'est le plus noir des démons qui fut préposé à sa garde. Mais sa mère, direz-vous, est là pour la protéger. Sa mère ! c'est elle qui l'a perdue.

Si ce n'est pas ta mère, ô pâle jeune fille !  
Quelle est donc cette femme assise à ton chevet,  
Qui regarde l'horloge et l'âtre qui pétille,  
En secouant la tête et d'un air inquiet ?  
Qu'attend-elle si tard ? Pour qui, si c'est ta mère,  
S'en va-t-elle ent'ouvrir depuis quelques instants  
Ta porte et ton balcon,..... si ce n'est pour ton père ?  
Et ton père, Marie, est mort depuis longtemps.  
Pour qui donc ces flacons, cette table fumante  
Que de ses propres mains elle vient de servir ?  
Pour qui donc ces flambeaux, et qui donc va venir ?  
Qui que ce soit, tu dors, tu n'es pas son amante ;  
Les songes de tes nuits sont plus purs que le jour  
Et trop jeunes encor pour te parler d'amour.

C'est pour Rolla que se font tous ces préparatifs, c'est à lui que l'horrible mégère a vendu son enfant. Le voici auprès de sa victime.

Rolla considérait d'un œil mélancolique  
La belle Marion dormant dans son grand lit :

Je ne sais quoi d'horrible et presque diabolique  
Le faisait jusqu'aux os frissonner malgré lui.  
Marion coûtait cher. — Pour lui payer sa nuit,  
Il avait dépensé sa dernière pistole.  
Ses amis le savaient. Lui-même, en arrivant,  
Il s'était pris la main et donné sa parole  
Que personne au grand jour ne le verrait vivant.  
Trois ans, les trois plus beaux de la belle jeunesse,  
Trois ans de volupté, de délire et d'ivresse,  
Allaient s'évanouir comme un songe léger,  
Comme le chant lointain d'un oiseau passager ;  
Et cette triste nuit, — nuit de mort, — la dernière,  
Celle où l'agonisant fait encor sa prière  
Quand sa lèvre est muette, — où, pour le condamné,  
Tout est si près de Dieu que tout est pardonné,  
Il venait la passer chez une fille infâme,  
Lui chrétien, homme, fils d'un homme ! Et cette femme,  
Cet être misérable, un brin d'herbe, une enfant,  
Sur son cercueil ouvert dormait en l'attendant.

Le poète s'indigne de cette profanation d'une enfant,  
qu'il voudrait voir mourir plutôt que de la savoir souil-  
lée. Entendez sa vigoureuse protestation :

O chaos éternel ! Prostituer l'enfance !  
Ne valait-il pas mieux sur ce lit sans défense  
Balafrer ce beau corps au tranchant d'une faux,  
Prendre ce cou de neige et lui tordre les os ?  
Ne valait-il pas mieux lui poser sur la face  
Un masque de chaux vive avec un gant de fer,  
Que d'en faire un ruisseau limpide à la surface,  
Réfléchissant les fleurs et l'étoile qui passe,  
Et d'en salir le fond des poisons de l'enfer ?

Oh ! qu'elle est belle encor ! Quel trésor, ô nature !  
Oh ! quel premier baiser l'amour se préparait !  
Quels doux fruits eût portés, quand sa fleur sera mûre,  
Cette beauté céleste, et quelle flamme pure  
Sur cette chaste lampe un jour s'éveillerait !

Le chagrin du profond penseur serait trop grand de-  
vant tant de honte, s'il ne découvrait un semblant d'ex-  
cuse à cette immolation sans nom. La misère la lui  
rend moins affreuse, et c'est alors qu'il trace ces lignes  
incomparables, un peu trop désespérées peut-être :

Pauvreté ! Pauvreté ! C'est toi la courtisane.  
C'est toi qui dans ce lit as poussé cet enfant  
Que la Grèce eût jeté sur l'autel de Diane !  
Regarde, — elle a prié ce soir en s'endormant . . .  
Prié ! Qui donc, grand Dieu ? C'est toi qu'en cette vie  
Il faut qu'à deux genoux elle conjure et prie ;  
C'est toi qui, chuchotant dans le souffle du vent,  
Au milieu des sanglots d'une insomnie amère,  
Es venu, un beau jour, murmurer à sa mère :  
" Ta fille est belle et vierge, et tout cela se vend ! "  
Pour aller au sabbat, c'est toi qui l'as lavée  
Comme on lave les morts pour les mettre au tombeau ;  
C'est toi qui, cette nuit, quand elle est arrivée  
Aux lueurs des éclairs, courais sous son manteau !  
Hélas ! Qui peut savoir pour quelle destinée,  
En lui donnant du pain, peut-être elle était née ?  
D'un être sans pudeur, ce n'est pas là le front.  
Rien d'impur ne germaît sous cette fraîche aurore.  
Pauvre fille ! A quinze ans ses sens dormaient encore,  
Son nom était Marie et non pas Marion.  
Ce qui l'a dégradée, hélas ! c'est la misère,  
Et non l'amour de l'or. — Telle que la voilà  
Sous les rideaux honteux de ce hideux repaire,  
Dans cet infâme lit, elle donne à sa mère,

En rentrant au logis, ce qu'elle a gagné là.

Comme complément à cette atténuation du crime,  
voici venir la sanglante apostrophe jetée en pleine face  
à celles qui, riches, heureuses, méconnaissent leurs de-  
voirs :

Vous ne la plaignez pas, vous, femmes de ce monde !  
Vous qui vivez gaiement dans une horreur profonde  
De tout ce qui n'est pas riche et gai comme vous !

.....  
Vos amours sont dorés, vivants et poétiques :  
Vous en parlez, du moins, — vous n'êtes pas publiques ;  
Vous n'avez jamais vu le spectre de la faim  
Soulever en chantant les draps de votre couche  
Et, de sa lèvre blême effleurant votre bouche,  
Demander un baiser pour un morceau de pain.

Le délire des sens atteindra son paroxysme, les étrein-  
tes violentes succéderont aux étreintes folles, mais ce  
plaisir acheté à prix d'or ne provoquera pas un seul ins-  
tant ce grand, cet ineffable sentiment du véritable  
amour, et le poète de s'en plaindre et d'évoquer les vrais  
amants des temps passés :

Cloîtres silencieux, voûtes des monastères,  
C'est vous, sombres caveaux, vous qui savez aimer ;  
Ce sont vos froides nefes, vos pavés et vos pierres,  
Que jamais lèvre en feu n'a baisés sans pâmer.  
Oh ! venez donc rouvrir vos profondes entrailles  
A ces deux enfants-là, qui cherchent le plaisir  
Sur un lit qui n'est bon qu'à dormir ou mourir ;  
Frappez-leur donc le cœur sur vos saintes murailles,  
Que la haire sanglante y fasse entrer ses clous.  
Trempez-leur donc le front dans les eaux baptismales,  
Dites-leur donc un peu ce qu'avec leurs genoux  
Il leur faudrait user de pierres sépulcrales  
Avant de soupçonner qu'on aime comme vous.

Mais, à son tour, le dépravé entendra la miséricorde  
plaider sa cause et lui obtenir le bénéfice des circons-  
tances atténuantes. Il y a plus coupable que lui ; la  
peste dont il va mourir, ce n'est pas lui qui l'a introdui-  
te ; la contagion n'est pas son fait ; son seul tort est de  
n'avoir rien tenté pour s'en préserver. La main crimi-  
nelle qui partout a semé le poison comparait à la barre,  
et le réquisitoire, commencé plus loin, se poursuit fou-  
droyant :

Vois-tu, vieil Arouet ? Cet homme plein de vie  
Qui de baisers ardents couvre ce sein si beau  
Sera couché demain dans un étroit tombeau.  
Jetterais-tu sur lui quelque regard d'envie ?  
Sois tranquille, il t'a lu. Rien ne peut lui donner  
Ni consolation, ni lueur d'espérance.  
Si l'incrédulité devient une science,  
On parlera de Jacques et, sans la profaner,  
Dans la tombe, ce soir, tu pourrais l'emmener.

Penses-tu cependant que si quelque croyance,  
Si le plus léger fil le retenait encor,  
Il viendrait sur ce lit prostituer sa mort ?  
Sa mort ! Ah ! laisse-lui la plus faible pensée  
Qu'elle n'est qu'un passage à quelque lieu d'horreur,  
Au plus affreux, qu'importe ? il n'en aura pas peur ;  
Il la relèvera, la jeune fiancée,  
Il la regardera, dans l'espace élançée,  
Porter au Dieu vivant la clef d'or de son cœur !

Voilà pourtant ton œuvre, Arouet, voilà l'homme  
Tel que tu l'as voulu. — C'est dans ce siècle-ci,  
C'est d'hier seulement qu'on peut mourir ainsi.

Un rayon d'en haut semble pourtant éclairer le front pâle de Rolla. Il a entrevu, en un instant lucide, combien il eût pu être heureux ; il a compris qu'il y a mieux que l'orgie, et le voilà se cramponnant à l'existence qu'il voulait quitter tout à l'heure, le voilà appelant à son aide les saintes inspirations qu'il méprisait tant hier encore. Vain espoir ! le venin a accompli son œuvre.

Vous qui volez là-bas, légères hirondelles,  
Dites-moi, dites-moi, pourquoi vais-je mourir ?  
Oh ! l'affreux suicide ! oh ! si j'avais des ailes,  
Par ce beau ciel si pur je voudrais les ouvrir !  
Dites-moi, terre et cieux, qu'est-ce donc que l'aurore ?  
Qu'importe un jour de plus à ce vicil univers ?  
Dites-moi, verts gazons, dites-moi, sombres mers,  
Quand des feux du matin l'horizon se colore,  
Si vous n'éprouvez rien, qu'avez-vous donc en vous  
Qui fait bondir le cœur et fléchir les genoux ?  
O terre ! à ton soleil qui donc t'a fiancée ?  
Que chantent les oiseaux ? Que pleure la rosée ?  
Pourquoi de tes amours viens-tu m'entretenir ?  
Que me voulez-vous tous, à moi qui vais mourir ?

Et pourquoi donc aimer ? Pourquoi ce mot terrible  
Revenait-il sans cesse à l'esprit de Rolla ?  
Quels étranges accords, quelle voix invisible  
Venaient le murmurer, quand la mort était là ?

L'arrêt est sans appel et, malgré sa résistance, le condamné doit marcher au supplice. La malheureuse enfant, qu'il abandonne maintenant malgré lui, va elle-même, dans son inconscience, lui annoncer que tout est perdu.

Lentement, doucement, à côté de Marie,  
Les yeux sur ses yeux bleus, leur fraîche haleine unis,  
Rolla s'était couché ; son regard assoupi  
Flottait, puis remontait, puis mourait malgré lui.  
Marie en soupirant entr'ouvrit sa paupière.  
— Je faisais, lui dit-elle, un rêve singulier :  
J'étais là, dans ce lit, je croyais m'éveiller ;  
La chambre me semblait comme un grand cimetière  
Tout plein de tertres verts et de vieux ossements.  
Trois hommes dans la neige apportaient une bière ;  
Ils la posèrent là pour faire leur prière ;  
Puis la bière s'ouvrit et je vous vis dedans.  
Un gros flot de sang noir vous coulait sur la face.  
Vous vous êtes levé pour venir à mon lit ;  
Vous m'avez pris la main, et puis vous m'avez dit :  
"Qu'est-ce que tu fais là ? Pourquoi prends-tu ma place ?"  
Alors j'ai regardé : j'étais sur un tombeau.  
— Vraiment ? répondit Jacques ; eh bien ! ma chère

[amie,

Ton rêve est assez vrai, du moins, s'il n'est pas beau.  
Tu n'auras pas besoin demain d'être endormie  
Pour en voir un pareil : je me tuerai ce soir.

Et nous allons finir par ce touchant épisode où la fille vendue, avec une abnégation sublime, offre tout ce qu'elle possède à son amant d'une heure, à un homme qu'elle n'avait jamais vu, qu'elle ne verra plus, sans doute, pour le sauver de la ruine. Malgré son apparente insignifiance, la scène est admirablement contée, et on y voit clairement affirmé, — ce qui est, du reste, d'une exactitude absolue, — que, dans leur chute, les pauvres dégradées gardent intactes ces deux précieuses qualités : le dévouement et la bonté. C'est à ces signes qu'on les reconnaît pour des créatures de bien.

Marie en souriant regarda son miroir ;  
Mais elle y vit Rolla si pâle derrière elle  
Qu'elle en resta muette et plus pâle que lui.  
— Ah ! dit-elle en tremblant, qu'avez-vous aujourd'hui ?  
— Ce que j'ai ? dit Rolla, tu ne sais pas, ma belle,  
Que je suis ruiné depuis hier au soir ?  
C'est pour te dire adieu que je venais te voir.  
Tout le monde le sait, il faut que je me tue.  
— Vous avez donc joué ? — Non, je suis ruiné.  
— Ruiné ! dit Marie. Et comme une statue,  
Elle fixait à terre un grand œil étonné.  
Ruiné ? Ruiné ? Vous n'avez pas de mère ?  
Pas d'amis ? de parents ? personne sur la terre ?  
Vous voulez vous tuer ? Pourquoi vous tuez-vous ?"  
Elle se retourna sur le bord de sa couche.  
Jamais son doux regard n'avait été si doux.  
Deux ou trois questions flottèrent sur sa bouche ;  
Mais n'osant pas les faire, elle s'en vint poser  
Sa tête sur la sienne et lui prit un baiser.  
"Je voudrais bien pourtant te faire une demande,  
Murmura-t-elle enfin ; moi, je n'ai pas d'argent,  
Et sitôt que j'en ai, ma mère me le prend.  
Mais j'ai mon collier d'or, veux-tu que je le vende ?  
Tu prendras ce qu'il vaut, et tu l'iras jouer."

Rolla lui répondit par un léger sourire.  
Il prit un flacon noir qu'il vida sans rien dire ;  
Puis, se penchant sur elle, il baisa son collier.  
Quand elle souleva sa tête appesantie,  
Ce n'était plus déjà qu'un être inanimé.  
Dans ce chaste baiser son âme était partie,  
Et, pendant un moment, tous deux avaient aimé.

Telle est l'œuvre. On me pardonnera d'avoir borné mon rôle à celui de copiste, en la reproduisant presque tout entière. Devant les chefs-d'œuvre, l'analyse perd ses droits, et la critique, ses libertés. Tant pis pour ceux qui sont incapables de les apprécier par eux-mêmes ! Rolla eût suffi à immortaliser Musset et à en faire l'émule de ces deux autres gloires françaises, Lamartine et Hugo. C'est l'avis des puissances littéraires passées et présentes, et je suis heureux de m'y soumettre. Et maintenant, à ceux qui contesteraient la moralité de cette page inoubliable, je dirai : pousser l'humanité vers les régions élevées ; lui apprendre à croire, à penser et à s'affranchir de la matière ; exalter la vertu, les nobles sentiments ; conspuer le vice, en montrer l'effrayante laideur ; rappeler l'homme à ses devoirs, c'est guider les masses dans la bonne voie, les rendre meilleures, les perfectionner et se montrer éminemment utile à ses semblables. Le moraliste n'eut jamais d'autres obligations.

J. GERMANO.

Verplumot cause avec son ami Guibollard.

— Il est certain, mon cher, que la maternité ajoute un attrait touchant au caractère de la femme ; si ma mère n'avait jamais eu d'enfant, peut-être l'eussé-je moins aimée.

Les premiers bals masqués vont avoir lieu à Paris. La petite Irma est perplexe.

— Je ne sais quel costume choisir... Tout le monde nous met la main dessus.

Un député prudent :

— Habille-toi donc en cheik. Personne n'osera te toucher !

## RÉCITS DU LABRADOR.

## LE MARINGOUIN.

Le maringouin, doté par la science du nom harmonieux de *culex*, a été connu dès la plus haute antiquité. Il fut contemporain du paradis terrestre. Ses importunités contraignirent Adam et Ève, mais surtout Adam, à délaisser la feuille de figuier pour recourir à la dépouille des animaux à fourrure, encore bien rares, il est vrai, aux environs du jardin inimitable si malencontreusement perdu pour une pomme par nos aïeux.

Grâce à sa constitution essentiellement humide,—le maringouin naît dans les marécages les plus invraisemblables,—il traversa sans encombre le déluge et parvint jusqu'à nous sans modification apparente de sa nature et de ses instincts primitifs. Il est d'une subtilité extrême et capable, pour vous sucer le sang, des ruses les plus étonnantes et les plus perfides. Son indiscretion dépasse toute mesure et le corps humain est pour lui piquable, mordable et suçable en toutes ses parties. Rien ne l'arrête, ni le sommeil de l'innocence, ni le repos troublé du crime. Il mord, pique et suce toujours.

Mais avant de vous conter combien je fus sa victime, je vous dois sa généalogie.

Il est inutile, je pense, de descendre des Croisés — et quelquefois d'en être trop descendu—pour avoir droit à l'histoire de ses ancêtres.

Contrairement à ce qui se passe pour les hommes, le maringouin est resté sensiblement semblable à ses aïeux. Il n'a pas dégénéré.

*Culex Ier*, qui fut de très près contemporain des premiers marécages putréfiés, abandonna la famille des *némocères*, où il appartenait à l'ordre des *diptères*, pour fonder l'illustre tribu des *culicidés*.

Pline connut les descendants de *Culex*, que les Grecs appelaient *empis*, et ce naturaliste si véridique, qui poussa l'amour de la science jusqu'à se faire tuer en observant une éruption du Vésuve, les prit pour exemple des manifestations merveilleuses de la puissance divine dans les êtres les plus petits.

Vous savez comme moi que, chez la plupart des animaux, le sexe mâle, appelé sexe répugnant chez les hommes, est celui des deux qui a pour apanage tous les vices. Chose étrange, il n'en est point ainsi chez l'aimable culicide dont je vous entretiens. La femelle seule, paraît-il, est sanguinaire. Elle seule nous pompe le sang, pendant que le mâle vertueux butine au milieu des fleurs aux parfums suaves pour se nourrir de leur suc.

Je me hâte d'ajouter que cette particularité de la vie animale est une exception à la loi qui attribue si justement au sexe faible toutes les mansuétudes et toutes les séductions.

L'existence du maringouin est de courte durée, remerciez-en le ciel !

Il se reproduit sept ou huit fois dans l'année et, chaque fois qu'il accomplit cette fonction, il meurt.

Mais ces reproductions, suivies de morts encore trop restreintes malgré leur fréquence, donnent des résultats

qui font frissonner. On a calculé qu'un couple,—un seul, vous entendez bien,—peut, à la fin d'un été, être représenté par cinq millions de milliards de ses descendants. Quelle fécondité effrayante ! Cela fait froid dans tous les membres, n'est-ce pas ?

Néanmoins cet être, que la patience du plus grand saint ne saurait supporter sans malédictions, est, dit-on, fort utile.

Il assainit les eaux croupissantes en se nourrissant, lorsqu'il est encore en très bas âge, des matières en putréfaction qu'elles contiennent. En nous piquant, lorsqu'il est adulte, il introduit dans notre organisme un liquide qui nous rend moins accessibles aux atteintes des fièvres paludéennes.

Les qualités que l'on prête à cet insecte ne sauraient atténuer en rien la haine féroce que je lui porte.

Je désire son extermination complète, absolue, au milieu des plus cruels tourments. Je voudrais inventer pour lui les plus affreux supplices et je rêve de voir tous les maringouins réunis sur un pal gigantesque, haletant leur dernier soupir.

Je suis cependant d'une nature benoîte et clémente, mais ils m'ont tant mordu ! Je ne connais pas une partie de ma personne qui ait été à l'abri de leurs atteintes. Ils ont transformé mes surfaces les plus abritées en vallées mamelonnées et démangeantes, mes organes les plus délicats en cucurbitacés violacés et rugueux.

Je pardonne au "moustique à collier blanc," qui provoque un jet de sang à chaque piqure.

Je subis avec patience les coups du "frappe d'abord," les impressions cautérisantes du microscopique "brûlot;" mais le *culex*, je le hais, je le méprise, je voudrais le conspuer et le martyriser pendant toute une éternité.

Il est d'une hypocrisie de bonze, d'une rouerie d'esclave. Il se cache sous les couvertures, dans les replis de la tente, sous les branches de sapin de votre lit. Il s'embusque jusque dans les chaussettes pendues au-dessus du poêle chaque soir et, lorsqu'il vous croit endormi, se glisse hors de ces repaires d'occasion, s'approche cauteusement de votre chair qu'il pique et suce jusqu'à satiété, puis s'envole l'abdomen alourdi de sang. Tout lui est bon pour atteindre son but. La moindre fissure, la moindre solution de continuité et le tuyau de poêle lui-même lui suffisent pour s'introduire sous la tente où vous vous proposiez de goûter un repos, quelquefois, je devrais dire presque toujours bien gagné.

Oh ! le *culex* ! J'ai tout fait pour m'en débarrasser. Je me suis oint des plus invraisemblables *culexicides* : Je me suis frotté d'ail pilé, de beurre, de graisse de loup marin. J'ai tout employé. J'ai failli mourir asphyxié plusieurs fois en respirant les exhalaisons des substances hétéroclites que mon imagination et ma haine m'avaient suggérées. Rien n'y a fait. J'ai toujours été mordu, mordu partout.

Je céderais volontiers tous les droits que je puis avoir sur les trésors que produiront les taxes rêvées au bienfaiteur de l'humanité qui me donnerait le moyen de mettre mon épiderme, bien tanné, cependant, par les misères de toutes espèces, à l'abri des atteintes aussi cuisantes qu'indiscrettes de ce culicide immonde.

HENRY DE PUYJALON.

## LA BOUCLE DE CHEVEUX.

Oui, je le garderai toujours,  
Ce vain gage de nos amours  
Qu'hier encor ta folle tête  
Faisait mouvoir au gré du vent.  
Oui, je la baiseraï souvent  
Dans mon insomnie inquiète,  
Quand les pleurs brûleront mes yeux,  
Cette boucle de tes cheveux.  
Puisque voilà ce que tu laisses  
Sur le sentier où les amours  
Devaient confondre nos jeunesses,  
Oui, je la garderai toujours !

Mais rappelle-toi que mon âme,  
Où tu viens de jeter la mort,  
Ne pourrait s'en faire un dictame.  
Capable d'adoucir mon sort.  
Rappelle-toi, femme parjure,  
Tous tes serments trompeurs et faux,  
Et demande-toi si j'endure  
Pour ton plaisir assez de maux.

Va ! notre vie est séparée,  
Ne soyons même plus amis.  
Je t'ai trop tôt désaltérée !  
Dorme mon cœur où tu l'as mis ;  
Le sommeil répare et console.

Mais je te garderai toujours,  
Cher souvenir de mes amours,  
Qu'hier encor sa tête folle  
Faisait mouvoir au gré du vent  
Et que je baise si souvent !

## LES CLUBS DE MONTRÉAL.

## II.—LE CLUB CANADIEN.

Incorporé en 1875, le *Club Canadien* a prospéré, avec les années, dans une mesure qui atteste son excellente administration. Ouvert d'abord en 1875, rue Saint-Denis, vis-à-vis de la place Viger, il a acquis, en 1881, la superbe résidence construite par feu M. Amable Jodoin, et y a opéré les changements et améliorations qui en font aujourd'hui un admirable local pour un club aussi important.

Le *Club Canadien* n'a pas, comme richesse, comme importance, comme société, le cachet du *Saint-James*. Cependant il compte parmi ses membres un nombre considérable de citoyens de distinction, d'hommes considérables dans les professions, le commerce et l'industrie ; et il est le grand club français de Montréal.

Il se compose de membres à vie, de membres temporaires et de membres souscripteurs.

L'honoraire d'un membre à vie, (qui correspond à un membre régulier,) est de cent piastres d'entrée, et il n'existe pas de contribution annuelle.

L'honoraire des membres souscripteurs, élu pour un an, mais n'ayant pas droit de voter, est de dix piastres par an ; les membres doivent être réélus tous les ans.

Les élections des membres ont lieu le second vendredi de chaque mois.

Il y a actuellement, dans le *Club Canadien*, 195 membres à vie et 36 membres souscripteurs.

Voici la liste des membres du comité :

N. B. Desmarteau, président.  
J. H. Bourdon, vice-président.  
Geo. N. Watier, V. Lamarche, G. Marsolais, directeurs.  
L. L. Charbonneau, secrétaire-trésorier.  
H. H. Brosseau, G. Deserres, auditeurs.  
Chevalier Alf. LaRocque, bibliothécaire.  
Joseph Larivière, gérant.

## REQUÊTE

présentée par les arbres, arbustes et arbrisseaux des parcs, places et rues de la ville de Montréal à Son Honneur le maire de cette même ville.

(Suite.)

Le commerce et l'industrie ne sauraient exister sans nous. Les tonneaux charriant les sucres, les mélasses ; les fûts servant à contenir les vins et les spiritueux ; les caisses transportant les toilettes chères au beau sexe, représentent des débris de nos châtaigniers, de nos chênes et de nos cèdres. Les étagères, les comptoirs sans fin des magasins de luxe, comme le banc modeste de l'humble boutique ; le tronc aux solides assises, du matin au soir meurtri par la hache du boucher ; la tablette polie au frottement des coudes dans les salles de *bar* ; les trottoirs masquant les immondices des rues, furent des noyers, des hêtres, des ormes, des érables, avant d'être jetés en pâture aux dents cruelles des moulins à scie.

Les salons aux glaces étincelantes ; les voitures de classes diverses ; les fourgons à bagages constituant les trains des chemins de fer ; les carrosses des reines et des impératrices ; les landaus des préférés de la fortune, aussi bien que l'antique diligence des grandes routes, maintenant abandonnée ; le cabriolet moulu par l'usage du médecin de campagne et la lourde charrette du cultivateur se composent, en majeure partie, de nos essences.

Les outils de l'artisan, les instruments agricoles nous font des emprunts fréquents et considérables.

Des inventions miraculeuses ont surgi : le télégraphe, le téléphone, le phonographe, les lampes électriques ont quitté le cabinet d'études des savants, prenant leur envolée définitive, et ils voyaient à peine le jour qu'ils demandaient assistance aux plus élanés d'entre nous pour soutenir leurs bras maigres, battant le vide. Le *type-writing*, ce gagne-pain des mains mignonnes, a tenu à dissimuler ses doigts crochus et décharnés sous une coquette parure empruntée à nos acajoux ou à nos palissandres.

Les soieries précieuses, ornement des bustes aristocratiques, tant convoitées par les esclaves de la mode, sont encore tirées de nos familles. Quand elles étalent les longues traînes de leurs jupes à travers les tapis des salons dorés, les grandes mondaines ne pensent pas, pourtant, au pauvre mûrier qui se dépouille de ses précoces bourgeons pour nourrir le ver filant pour elles l'étoffe dont elles tirent leurs plus beaux ajustements. Leur souvenir ne va jamais au méconnu lorsque, au mouvement des branches ondulantes, le brillant tissu produit le frôlement, le *frou-frou*, imitant à s'y méprendre le bruissement léger et continu des tièdes magnaneries.

Il nous est impossible de taire les avantages et les profits retirés de notre espèce affublée du nom bizarre de *gutta-percha*. C'est elle qui, des bras du commis d'hôtel dont elle soutient les manches, de la jambe des

élégantes où elle maintient la tension du bas, de l'appareil que nous n'osons nommer, mais qui rend des services aussi réels que cachés, descend jusqu'au fond des océans pour y protéger les câbles reliant les mondes. Nos variétés répondent à tous les besoins, et les qualificatifs qu'elles ont reçus en sont la meilleure preuve. Nous pouvons, en effet, offrir les arbres à l'ail, d'amour, d'argent, à baume, à beurre, à carielle, à caoutchouc, à chou, à cire, des conseils, du corail, à cordes, à coton, à dentelle, désaltérant, de Dieu, aux écus, de fer, à fraises, à la glu, à gomme, à huile, à laque, au mastic, à l'oseille, de paradis, paraprot, aux pois, au poivre, aux quatre épices, aux raisins, de la sagesse, au sagon, à savon, à sel, à seringues, à suif, à tan, à velours, au vernis, de vie, du voyageur. . . .

Nous sommes la joie du foyer, et l'on a bien souvent chanté les délices du coin du feu, quand, le soir, les pieds sur les chenêts, on entend la pluie fouetter les vitres, le vent hurler tristement, à la clarté des flammes pourléchant l'âtre, au crépitement des braises lançant leurs myriades d'étincelles avant de se convertir en ces cendres où la croyance veut que l'homme rencontre le symbole de son néant.

Malgré leur courage et leur persévérante énergie, les premiers colons venus pour dresser leur tente en ce froid Canada n'auraient pu soutenir la lutte contre les rigueurs du climat, si nous ne leur avions prêté main-forte, en mettant à leur portée des abris sûrs et commodes.

Mais ce qui fera toujours monter vers nous le plus pur des encens, c'est le rôle que nous jouons sur les eaux. Sans revenir, pour nous épargner les rires des incrédules, jusqu'à l'arche de Noé, nous pouvons soutenir que, depuis une époque indéfinie, nous servons seuls à franchir les surfaces liquides et à rapprocher les individus et les peuples. Le canot d'écorce de l'Indien, la balancelle du corsaire, la tartane du pêcheur, la gondole des lagunes, le brick de l'armateur, les frégates de haut rang, les cuirassés invincibles, les transports immenses, nous doivent tantôt leur intégralité, tantôt leur charpente, leur ossature, sans laquelle l'élément mobile se refuserait à les laisser sillonner ses étendues sans fin. La caravelle récemment ressuscitée sur laquelle Colomb marcha vers les immortelles découvertes sortait de nos solitudes, et les imitateurs du grand homme y sont venus, à leur tour, puiser les éléments de leurs succès.

Les ressources que nous apportons à l'alimentation seraient longues à énumérer. Bornons-nous à rappeler que nous sommes les pourvoyeurs de ces substances devenues indispensables sous la généralisation de leur usage, nul ne pouvant aujourd'hui renoncer à ces deux bienfaisantes boissons : le thé et le café. Ces produits sont cueillis sur des parents dont la valeur ne se mesure pas à la taille.

La noix de coco, la banane, l'ananas, la datte se rencontrent en abondance dans les pays tropicaux.

Les contrées froides prodiguent les noix, les noisettes, les pommes, les poires.

Les climats tempérés donnent à profusion les pêches, les prunes, les cerises, les figues, les abricots, les amandes, les oranges, les citrons.

Notre *autocarpe*, ou arbre à pain, suffit à la nourriture des naturels de ce coin béni des *Sporades françaises* qui a nom *Taïti*. " Presque toute la nation taïtienne, " dit Onésime Reclus, hommes hauts et charmants, " femmes jolies et câlines, vit sur le rivage, parmi les " arbres fruitiers et sylvestres tirés du sein maternel

" de la terre par le soleil et la pluie de cette zone heureuse que tempère la brise d'une immense expansion d'océan.

" Les Taïtiens se laissent vivre : ils cueillent le fruit de l'arbre à pain, la banane et la noix de coco ; ils adorent le soleil du matin et du soir, l'ombre à midi ; ils s'ébattent dans les ruisseaux clairs, dans la mer souriante. . . . "

Nous clorons ici l'inventaire, déjà long, de nos créances, pour passer immédiatement à l'examen des griefs que nous croyons devoir relever contre la ville que nous habitons.

(A suivre.)

## CHOSSES ET AUTRES.

Le service anniversaire de Louis XVI a donné lieu à une polémique entre plusieurs personnes, qui ont saisi cette occasion de faire parade de leurs sentiments ou républicains ou royalistes. Il n'y a pas de mal à cela : au contraire, c'est pour *nos gens*, si brillamment renseignés sur l'histoire, une occasion d'apprendre quelque chose de nouveau et de regarder les deux côtés d'une médaille qu'on ne retourne guère dans nos maisons d'éducation.

Mais à quel propos cherche-t-on querelle à ceux qui ont cru devoir se donner la satisfaction de rendre un hommage à une figure historique qui leur est sympathique ? J'admets que c'était une petite démonstration royaliste ; mais elle a tout autant sa raison d'être que la démonstration républicaine de MM. Fréchette, Beau-grand et Dandurand, lors de la visite de Mgr le comte de Paris à Montréal. Elle a même ceci de mieux qu'elle a été parfaitement courtoise et n'a pas constitué une insulte envers qui que ce fût.

M. Fréchette s'offusque d'avoir reçu une invitation d'assister au service. C'est vraiment trop de susceptibilité, et il faut avoir l'épiderme en mauvais ordre pour prendre offense d'une attention qui était, j'en suis certain, faite en toute courtoisie et sans la moindre intention d'influencer les intentions républicaines du grand poète, qui aurait pu sans trahison se rendre à Notre-Dame avec le ruban rouge à la boutonnière.

Comme quoi Gambetta n'était pas Juif.

La *Libre Parole* affirmait, l'autre jour, que Gambetta était Israélite.

Il n'en est rien, répond le *Journal*, et nous croyons pouvoir l'établir.

Léon-Michel Gambetta portait un nom extrêmement répandu à Gênes et appartenait à une famille dont les parentés s'étendaient jusqu'à deux groupes familiaux connus dans l'histoire intérieure de cette cité, les Deandreis et les Spoturno.

La légende du grand-père Gamberlé est erronée, et nous avons sur ce point le témoignage des parents de Gambetta encore existants, parmi lesquels figure M. Deandreis, député de l'Hérault.

On a dit pour attester l'extraction hébraïque des Gambetta qu'un armurier habitant Paris, M. Gambetta, appartenait à la communauté juive ; le fait est controuvé.

Nous ajouterons qu'à aucun degré scientifique le nom de Gambetta ne renferme d'indications hébraïques, et l'on sait qu'à de rares exceptions près, c'est là une des seules preuves que l'on puisse fournir pour dresser l'état originel des Juifs convertis.

Nous ajouterons enfin que rien dans le visage et l'as-

pect du grand tribun ne répondait aux signes ethniques qui distinguent le plus souvent les sémites, et qu'au contraire il y avait dans sa physionomie des traits caractéristiques de l'habitant du littoral méditerranéen, en particulier du Génois au profil accusé et de type généralement considéré comme pur (type figure).

*L'Union socialiste*, de Paris, a publié aujourd'hui un manifeste où il est dit :

“ L'opportunisme s'est enfoncé dans une fondrière de sang et de boue, — le sang de Fourmies, la boue des scandales du Panama. Il cherche maintenant à entraîner dans sa ruine le pays et la république. Dans de telles circonstances, le salut ne peut venir que par les travailleurs du pays. Le système de livrer le parlement et la présidence à une bande de criminels doit être aboli, si la république veut rester une république honnête et garder le rang qu'elle occupe avec tant de gloire à la tête des nations. La constitution politique du pays doit être révisée par une assemblée constituante composée de membres ayant un mandat impératif. Nous voulons organiser un gouvernement vraiment démocratique par l'intermédiaire du suffrage universel.”

Le manifeste se termine en convoquant le peuple de Paris à un grand *meeting* pour samedi prochain. Il est signé par les 15 membres socialistes de la chambre.

Ce que coûtent les députés en Europe.

En France, on le sait, ils sont payés à raison de 25 fr. par jour. Un seul Etat, en Europe, donne à ses représentants des émoluments aussi élevés. C'est l'Autriche.

En Belgique, chaque membre de la chambre des représentants reçoit 400 fr. par mois.

En Danemark, les membres du *landsting* reçoivent 18 fr. 15 par jour.

En Portugal, les pairs et les députés reçoivent 1.675 fr. par an.

En Suède, les membres de la diète touchent 1.672 fr. pour une session de quatre mois, mais ils ont à payer une amende de 13 fr. 75 par jour, en cas d'absence ; excellente idée.

En Italie, en Espagne, les sénateurs et les députés ne sont pas payés, mais ils ont droit au parcours sur les chemins de fer du royaume et à d'autres avantages et privilèges.

En Allemagne, les représentants reçoivent en moyenne 11 fr. 25 par jour... sans compter ce qu'ils touchent au fonds des reptiles.

Seuls, les membres du parlement de la Grande-Bretagne ne reçoivent aucune indemnité et n'ont droit à aucun privilège.

Le timbre-poste n'est pas vieux : il date de 1846 ; il a son histoire.

Une pauvre femme d'Angleterre possédait un fils unique, qui résidait en France. Des nouvelles de cet enfant, elle n'en pouvait avoir que par correspondance ; et chaque fois que des lettres lui arrivaient, elle les rendait au facteur, après les avoir couvertes de baisers, n'en pouvant acquitter le prix. Son fils écrivait ; donc il se portait bien.

Un jour, Rowland Hill assista, par hasard, à cette scène douloureuse et, pris d'un généreux sentiment, il acquitta au facteur le prix du transport de la lettre, dont l'heureuse mère put lire le contenu.

Rowland Hill réfléchit alors au nombre considérable de lettres perdues, ainsi qu'à la perte que devaient causer à l'administration des postes tant de correspondances refusées.

Il publia alors un opuscule dans lequel il réclamait le prix modique de “ dix centimes ” pour le transport des lettres en Angleterre et dans ses colonies, à la condition que ces “ dix centimes ” seraient payés par anticipation au moyen d'un petit signe extérieur apposé sur la suscription de la correspondance.

L'idée, accueillie d'abord très favorablement, fit son chemin et, peu après, on créa une marque mobile, un timbre-poste, assurant la franchise de la correspondance.

En 1846, le timbre-poste fit son apparition. Il reproduisait le profil de la reine Victoria.

En 1849, la France suivit l'exemple de l'Angleterre.

Pourquoi est-il de règle, à table, de rompre son pain et non de le couper ?

Aux temps antiques, il existait chez plusieurs peuples, et notamment chez les Hébreux, une très ancienne superstition qui réprouvait l'emploi du fer dans une foule de circonstances.

Le fer passait alors pour être consacré au “ mauvais principe.” On donnait au fer, en Egypte, le nom “ d'os de typhon,” ce qui équivalait à “ os du diable,” — parce que ce métal sert à “ couper ” et à “ détruire.” Les prêtres égyptiens se seraient bien gardés d'employer un couteau pour couper du pain “ azyne ” et même le pain ordinaire : c'eût été commettre un sacrilège.

Le peuple, en Egypte, avait aussi pour habitude, en toute circonstance, de rompre le pain.

Les Juifs, chez lesquels on trouve plus d'une institution empruntée des Egyptiens, se conforment à cette coutume lorsqu'ils célèbrent la Pâque. Au commencement de ce repas, le chef de la maison prend un pain, le rompt et le distribue aux convives. A la fin du même repas, on a soin d'enlever tous les couteaux, parce que la table est considérée comme un autel dont le fer ne doit pas approcher.

Chez les Arabes, à table, on ne doit pas se servir d'un couteau.

Quelle que soit l'origine de la coutume de rompre son pain, il n'en est pas moins admis que faire autrement, à table, est contraire à l'étiquette.

#### A L'HONNEUR DE LA FRANCE.

La croyance générale à Paris que les hommes qui passent actuellement en jugement pour avoir escroqué le public dans l'affaire de Panama seront sévèrement punis est conforme aux traditions de la justice française. Il n'y a pas de pays dans le monde où un escroc soit moins en sûreté lorsque la justice s'est emparée de lui. Mais les vrais coupables, en ce qui concerne la république, ne sont pas encore devant les tribunaux. Ce sont ceux qui, pour de l'argent, ont abusé de la confiance publique. Les journalistes qui se sont mis dans ce cas semblent assurés de l'impunité par suite de lacunes dans la loi, lacunes qu'il n'est pas facile de combler. Mais les fonctionnaires peuvent être punis, et le public français ne sera satisfait que quand ils l'auront été. On devrait mettre fin également aux racontars sur M. Carnot, qui sont certainement scandaleux et probablement diffamatoires. On n'a pas relevé la plus petite preuve contre lui, bien que plusieurs journaux s'expriment comme si sa culpabilité avait été établie. Il appartient au président, s'il est innocent, de faire un exemple et de poursuivre tous ceux de ses accusateurs qui pourront être reconnus coupables d'avoir dépassé les limites légales de la critique. — *N.-Y. Times*.

ÉLECTION PRÉSIDENTIELLE AUX  
ÉTATS-UNIS.

Les électeurs présidentiels nommés le 8 novembre se sont réunis dans chacune des capitales des quarante-quatre Etats de l'union à l'effet d'élire le vice-président des Etats-Unis. C'est là, on le sait, une pure formalité; car, les électeurs présidentiels ayant un mandat impératif, on connaissait le soir même de l'élection, d'après le nombre des électeurs présidentiels choisis par le vote populaire, le résultat de la lutte entre le candidat des démocrates et celui des républicains. Quoi qu'il en soit, les quarante-quatre collèges électoraux ont voté hier et voici le résultat de ce scrutin: M. Cleveland a obtenu 276 votes du second degré; M. Harrison, 144, et M. Weaver, candidat du parti du peuple ou troisième parti, 24. C'est-à-dire que M. Cleveland l'emporte de 132 voix sur M. Harrison et de 108 sur ses deux concurrents réunis.

Chaque collège électoral a désigné un délégué chargé de porter à Washington un certificat constatant le résultat du vote de ce collège. Le second mercredi de février, c'est-à-dire le 8 du mois prochain, les deux chambres du congrès réunies sous la présidence du vice-président des Etats-Unis, qui est en même temps président du sénat, procéderont au dépouillement des certificats, dont lecture sera donnée par des secrétaires nommés à cet effet. Le président fera ensuite connaître à l'assemblée le résultat du dépouillement, et cette déclaration suffira, aux termes de la loi, pour établir le fait que MM. Cleveland et Stevenson sont élus respectivement président et vice-président des Etats-Unis.

Un incident a marqué la réunion du collège électoral de l'Etat de New-York à Albany. Après avoir donné à MM. Cleveland et Stevenson les 36 votes du second degré dont dispose l'Etat de New-York, les électeurs présidentiels ou, du moins, la plupart d'entre eux, ont voté des résolutions approuvant la candidature de M. Edward Murphy, président du comité démocratique de l'Etat, au sénat des Etats-Unis. La candidature de M. Murphy passant, à tort ou à raison, pour être particulièrement désagréable à M. Cleveland, cette manifestation du collège électoral de l'Etat de New-York ne laisse pas que d'être assez significative.

## M. CLEVELAND A LAKEWOOD.

M. Cleveland a quitté New-York avec sa famille pour Lakewood, (New-Jersey), où il compte rester jusqu'au moment de partir pour Washington. Le *cottage* que M. Cleveland habite à Lakewood a été surnommé la "Petite Maison Blanche;" ce sera la dernière étape du futur président des Etats-Unis avant son entrée à la Maison Blanche de Washington. M. Cleveland, qui s'est beaucoup fatigué ces temps derniers, a besoin de repos, et il s'est retiré à la campagne pour se soustraire aux visites parfois importunes des politiciens. Personne, en dehors des amis intimes, ne sera reçu à Lakewood; et toute la correspondance adressée au futur président sera renvoyée à New-York où son secrétaire, M. O'Brien, est resté et se chargera de la dépouiller et d'y répondre. Partis de New-York à trois heures et demie, M. et Mme Cleveland et leur fille sont arrivés un peu après cinq heures à Lakewood, où les domestiques, les chevaux et les voitures les avaient précédés.

Quelques jours avant son départ pour la campagne, M. Cleveland a reçu d'un sieur Peter Jebesen, chapelier

à Rochester, (New-York), un superbe chapeau de soie avec prière, de la part du fabricant, de le porter le jour de son installation comme président. Jebesen est un démocrate enthousiaste qui, déjà, il y a huit ans, avait offert à M. Cleveland le chapeau haut de forme dont il s'est coiffé le 4 mars, 1885. De même qu'il y a huit ans, M. Cleveland a accepté le chapeau fabriqué par Jebesen et il lui a écrit une très aimable lettre pour le remercier de ce couvre-chef. Sur le cuir du chapeau sont imprimés ces mots: "Grover Cleveland — Spécialement dessiné et fabriqué par Peter Jebesen, Rochester, N.-Y.." Le nom du président est la reproduction exacte de sa signature.

## LA LANGUE ALLEMANDE.

On sait que, entre autres cocasseries, la langue allemande renferme des mots d'une longueur invraisemblable, exprimant, sous un seul vocable et d'une seule haleine, tous les titres ou qualités du même individu.

En voici un exemple par le mot suivant:

*Staatsschuldensahlungscassebuchhalter,*

qui signifie: "Comptable de la caisse de la dette de l'Etat."

Mais voici qui est encore plus beau; c'est une enseigne de marchand copiée à Constantinople:

*Constantinopolitanisher-Dudelsackpfeifenmachergesell.*

Il paraît que cela veut dire en français: "Fabricant constantinopolitain de tuyaux de cornemuse."

## CURIOSITÉS POÉTIQUES.

L'abus en matière d'homonymes composés est certainement insupportable; cet usage, cependant, s'il est modéré, ne laisse pas d'avoir son côté agréable et des hommes d'esprit ne l'ont pas trouvé indigne d'eux. En voici quelques exemples:

Gall, amant de la reine, alla, tour magnanime,  
Galamment, de l'arène à la Tour Magne, à Nîmes.

Le congé d'un locataire à son propriétaire:  
Apprenez que le prix de vos locaux motive  
Mon départ sans tarder par la locomotive.

Lorsque Ducis mourut, MM. Michaud et Campenon se disputèrent son fauteuil à l'Académie Française. M. Campenon, le premier, lança cet épigramme contre son concurrent:

Au fauteuil de Ducis on a porté Michaud.  
Ma foi! Pour l'y placer, il faut un ami chaud.

Aussitôt Michaud répliqua:

Au fauteuil de Ducis aspire Campenon.  
A-t-il assez d'esprit pour qu'on l'y campe? Non.

Le quatrain suivant, à rime totale, est une des curiosités poétiques les plus rares:

Dans ces meubles laqués, rideaux et dais moroses,  
Où, dure, Eve d'efforts sa langue irrite, — erreur!  
Ou du rêve des forts alongui rit, — terreur!  
Danse, aime, bleu laqués, ris d'oser des mots roses.

Il est de Charles Gros et a paru pour la première fois il y a plus de vingt ans.



## CHRONIQUE QUÉBÉCQUOISE.

30 janvier.

On nous avait annoncé, pour le bal costumé du *Skating Rink*, une surprise des plus intéressantes ; et nous l'avons eue.

Rien de plus joli qu'une procession de dominos sur la glace. C'est quelque chose de mystérieux, de vague, quelques nuages roses très pâles ou bleus d'azur planant à travers des vapeurs blanches, et de petits loups moins noirs que les prunelles qu'ils abritent.

On croit à certains moments deviner dans l'apparition qui passe une tournure familière. C'est un domino mauve avec des nœuds noirs ; il fuit et nous nous enfonçons avec lui. Soudain, dans un chassé-croisé, une ombre indécise glisse à nos côtés. Nous la suivons ; ah ! c'est plutôt elle, la grâce que nous cherchons. A moins toutefois qu'elle ne soit dissimulée sous ces draperies gris perle, aux reflets d'argent, qui ondulent là-bas. Un instant après, nous sommes à la poursuite d'une déesse vert printemps, tant cette fraîcheur nous rappelle celle que nous ne voyons pas et que nous cherchons toujours.

Et nous restons ainsi, toujours indécis, jusqu'au moment où les flots de dentelles agitées nous laissent enfin apercevoir un sourire connu.

Pour celles qui ont l'avantage d'être laides, le domino est précieux. Avec son secours, elles peuvent espérer voir glisser toute une soirée à leurs côtés un Apollon quelconque, soupirant et se croyant réellement amoureux.

Mais, les jolies, n'est-ce pas cruel de nous les cacher ainsi ?

Il est vrai que pour elles, c'est vraiment amusant d'intriguer un peu tout le monde. Flatter avec adresse ceux qu'elles aiment, dire quelques douceurs amères à celles qui leur déplaisent, causer poésie avec un auteur et lui révéler ses ouvrages, taquiner une vieille demoiselle bienveillante sur ses petites manies, vanter ses bonnes œuvres à un monsieur très riche, à une jeune fiancée dire beaucoup de bien de son amoureux : voilà presque de quoi consoler de ne pas paraître belle pendant quelques heures.

Dans tous les bals costumés, il y a au moins une *Folie*. Celle d'hier était rose, bleue et blanche, très jeune et très jolie. Ses clochettes d'argent ont fait beaucoup de bruit, et elles en font encore, mais moins qu'elle-même.

Parmi les patineuses élégantes, nous avons remarqué : Mlles Hunt, Campbell, Stevenson, B. White, Russell, Champion et Scott.

Les sous-officiers du 8ème bataillon ont donné mercredi leur bal annuel. Les officiers et sous-officiers des deux écoles militaires y étaient invités. C'est la seule occasion où, quand elles sautent ensemble, la cavalerie et l'infanterie se donnent la main.

Le cavalier qui fait tuer sous lui son cheval a toujours regardé sans enthousiasme le soldat qui est forcé de porter bas ses armes et qui a l'héroïsme de lui faire souvent de son corps un marche-pied.

En temps de paix, dans les grandes revues militaires, vive la cavalerie toute frémissante et entraînée ! En temps de guerre, vive encore la cavalerie ! C'est une force puissante et le plus beau cours de bravoure mis en pratique qu'on ait jamais offert aux yeux d'un peuple.

Et cependant, le sort de l'obscur fantassin me touche

profondément. Je le vois, presque sans individualité, perdu dans cette multitude qui s'en va à la mort ; il tombe, et son mérite consistera à s'être évanoui en silence, sans déranger la manœuvre. Sa mort ne doit pas nuire à la bataille.

Le courage a de ces raffinements de délicatesse !

Aussi, quand je vois un bout de ruban attaché à ces poitrines, j'en suis tout émue !

Mais revenons à notre 8ème. J'ai la faiblesse d'espérer que d'ici à longtemps il ne risquera rien. En attendant, il fait une guerre presque héroïque au calme et au grand sommeil qui, à certains jours, semblent vouloir s'étendre sur notre vieille ville.

Son bal a fait la joie de plusieurs centaines de personnes.

De la musique ! Toujours de la musique ! Et de la vieille ! C'est égal, c'est encore rafraîchissant et nouveau.

A Québec, on l'aime, en toqués. La légère, la sérieuse, Wagner, Strauss, Mozart, le *Faust* de Gounod, les orgues ambulants, les cloches, ... qu'elle danse, rie ou rêve, on l'aime toujours, sous toutes ses formes.

La *Quebec Athletic Association* a donné, à l'Académie de Musique, un concert. C'était peut-être le centième de l'année, et cependant la salle était bondée.

Le corps de musique de la batterie B a joué plusieurs fois, à la grande satisfaction du public. Dans la galerie, on voyait les têtes s'incliner à gauche, puis à droite, battant inconsciemment la mesure ; en bas, plus d'un petit talon Louis XV faisait de même. C'est que le chef de notre corps de musique n'est pas le premier venu ; c'est un artiste de valeur. M. Vézina possède une grande intelligence musicale et un goût très pur, sans aucun parti pris quelconque. Quand il a les talents voulus, il fait jouer la musique des grands maîtres. Il dirige d'une manière admirable, il contient, il précipite, il berce, il grandit, il enthousiasme ! Dans la musique légère, il est également fort.

Ses marches du dimanche matin sont entraînantes, et il a composé lui-même plusieurs valse qui ont eu un grand succès.

L'une d'elles, *Souffle Parfumé*, je crois, a été jouée à Paris, l'an dernier, dans un grand bal de charité, donné à l'hôtel Continental.

Les tableaux organisés par les hussards représentaient : le premier, une attaque des Zoulous contre le prince impérial ; le second, sa mort ; le troisième, les amis en face du cadavre trouvé dans les broussailles.

C'était vraiment saisissant !

L'honorable M. Joly de Lotbinière a fait en anglais l'éloge de l'*Athletic Association*, dans le langage délicat et élégant qu'il parle si bien.

En somme, ce concert a été un succès artistique et pécuniaire.

Connaissez-vous une délicieuse petite comédie intitulée : *Il m'a battue* ? C'est amusant au possible. Il y est démontré d'une manière fort spirituelle que c'est être aimée qu'être battue.

Une femme veut être caressée ; mais si le mari a la main un peu nerveuse, ses marques d'amitié sont parfois un peu dures.

N'importe, cela vaut mieux pour la femme que de vivre dans la maison sans que l'on pense à elle. C'est une théorie nouvelle, n'est-ce pas ? Dans la petite pièce

en question, Lucie a reçu un léger soufflet, après une vive discussion. Elle a décidé de quitter le toit conjugal.

En emballant ses bibelots et menus objets personnels, elle revoit toute sa vie de jeune fille, sa mère lui annonçant qu'on va la marier, son sourire en la voyant heureuse de cette nouvelle, cet héroïque sourire maternel qui cache des larmes, la première entrevue... Le prétendant était jeune, beau, l'air doux et bon; elle avait cru faire de ce mari-là ce qu'elle voudrait. Oui, fiez-vous-y! Ah! si elle avait su! Et elle a échangé gaiement sa chaîne de fleurs contre une chaîne d'acier.

Dans le secrétaire, sont des vers de lui. Comme c'est gentil, tout de même! Alors, il l'aimait; maintenant, il ne l'aime plus. Il lui chicane ses notes de couturière... Elle est cependant bien modeste: une cinquantaine de mille francs, tout au plus, de diamants! Puis, pour ses plaisirs, est-elle assez raisonnable, miséricorde! Deux fois à l'Opéra par semaine, souvent aux Bouffes, aux Variétés, quatre ou cinq bals en quinze jours, une promenade quotidienne au Bois!...

En rangeant sa musique, elle trouve une romance composée par lui pour elle. Elle la chante pour augmenter les regrets qu'il aura de la voir partir. Mais la femme de chambre, interrogée par elle, lui dit que monsieur fume dans la bibliothèque et paraît très calme. Oh! l'ingrat!! C'est égal, s'il rentrait, ce serait inutile, elle le repousserait; elle serait ferme, car elle ne l'aime plus.

Mais il rentre, et demande à payer les frais de la guerre.

"Très bien, dit-elle, mais je veux vous rendre ce que vous m'avez fait." Il tend la joue, et elle l'embrasse.

Voilà la petite comédie qui nous a été lue, hier soir, dans un salon très exclusif, par un homme qui sait lire et qui sait par où les autres sont sensibles.

On a beaucoup ri de cette charmante satire.

Pourquoi n'y a-t-il pas, plus d'une fois par semaine, des portes ouvertes aux beaux-arts, où, au lieu de pâlir sur une partie de cartes sans intérêt ou trop intéressée, on prêterait l'oreille à des harmonies poétiques ou musicales?

Mercredi, l'honorable Ls. P. Pelletier continuera la série de dîners qu'il offre à MM. les ministres et députés.

Beaucoup d'entrain, de belles fleurs et un délicieux menu, voilà ce que l'on a trouvé la semaine dernière et ce que l'on doit encore attendre chez notre influent ami.

Un joli mot de femme pour finir.

J'ai entendu hier soir le colloque suivant:

— Quel âge me donnez-vous? disait à sa voisine une dame qui paraît encore jeune et qui ne l'est guère.

— Quarante ans, je présume, dit son amie en croyant la flatter.

— Etes-vous assez riche pour m'en donner autant?

— Non, mais je vous suis si dévouée que j'emprunterais pour vous obliger.

Il est curieux de voir comme les femmes se brouillent avec l'arithmétique dès qu'elles ont dépassé la quarantaine.

PAULE.

## CARNET D'UN MONDAIN.

Le lieutenant-gouverneur et madame Chapleau ont passé quelques jours à New-York, d'où ils sont revenus mardi soir. Ils ont dû retourner de suite à Québec, où ils donnent jeudi et samedi deux grands dîners, pour lesquels les invitations sont sorties depuis huit jours.

Ont passé la semaine à New-York, au Hoffman: MM. Wm. Wainwright, Hector MacKenzie, Colonel Hughes, C. A. Dansereau, C. C. Clagget et L.-H. Taché.

L'*Evènement* traduit du *Metropolitan* un article bien intentionné, quoiqu'assez gauchement écrit, sur *la Maîtresse de Spencer Wood*, que notre confrère, avec un respect digne d'un meilleur sort, appelle *la Dame de Spencer Wood*. Voici, avec quelques corrections, un extrait de cette traduction:

"Pendant leur séjour à Ottawa, l'hospitalité de M. et madame Chapleau est devenue proverbiale. Leurs dîners, leurs soirées, ont laissé les meilleurs souvenirs aux hôtes nombreux et distingués qui ont eu l'honneur de leurs salons. La politique était momentanément bannie de ces gracieuses réunions, car M. Chapleau est un de ces hommes qui, à un moment donné, oublie l'adversaire pour ne plus causer qu'avec l'ami. Dans ces salons ornés de bibelots et d'objets d'art se coudoyait tout un monde d'illustrations. C'est ici que le prince Roland Bonaparte venait raconter ses voyages; lord Frederick Hamilton éparpillait de son mieux de piquantes anecdotes sur Westminster. Mlle Turnure disait d'une façon charmante, et dans les deux langues, la chronique du beau monde de New-York. Quel beau temps, et comme il faisait bon de se trouver, à l'occasion, dans ce milieu distingué!

Nous avons appris avec peine la nouvelle de la mort de Mme Galarneau, décédée samedi, 28, en sa demeure de l'avenue Oxenden. Nous prions la famille de vouloir bien agréer nos cordiales sympathies pour la perte douloureuse qu'elle vient d'éprouver.

Le bal des *Kennels*, qui avait été remis, a eu lieu vendredi, 27 courant. Très jolie réunion, triée sur le volet.

Samedi dans l'après-midi, sauterie au *Club de raquettes Saint-Georges*, à la côte Saint-Antoine. Réunion de jeunesse où l'entrain et la gaieté n'ont naturellement pas manqué. Buffet très bien servi.

D'autres réceptions de samedi doivent avoir lieu au club, nous en reparlerons.

Magnifique réception, samedi, 28, dans les salles de Hall et Scott. Mme Armand LaRocque et Mme E. Starnes recevaient leurs invités dans le premier salon; les autres pièces étaient réservées comme salon de conversation. L'orchestre a fait entendre un joli répertoire de valse qui ont engagé les intrépides à profiter de cette excellente musique. Bref, très belle réunion, jolies femmes, toilettes élégantes.

A l'*Académie* et au *Queen's*, représentations des plus médiocres. Les directeurs devraient se rappeler, cependant, que toutes les fois qu'ils nous ont donné avec de bonnes troupes des représentations d'opéras ou d'opérettes, ils ont eu salle comble. Le public est fatigué

des pièces à situations dramatiques incohérentes, ou d'opéras-bouffes qui n'ont de bouffon que le nom.

MM. Lajoie et Lavigne ont bien compris ce sentiment ; aussi veulent-ils donner, au *Solmer Park*, une série de représentations de grand opéra, d'opéra-comique et d'opérettes ; mais qu'ils me permettent, en passant, de leur soumettre mon humble avis. Nous sommes tous désireux d'entendre les grands opéras, mais les difficultés de composer des troupes capables de bien les interpréter ne sont-elles pas un obstacle à la réalisation de ce programme ? Nous nous souvenons encore si bien de cette troupe annoncée avec tant de retentissement pour la représentation du *Tanhauser* et des *Huguenots*, que nous ne pouvions nous empêcher d'exprimer quelques craintes. L'indignation des vrais amateurs de musique devant un pareil fiasco a été telle, qu'un procès dont les directeurs ont payé les frais a été intenté et gagné par des spectateurs qui trouvaient, avec juste raison, qu'ils avaient été trompés.

Le répertoire de l'opéra-comique et des opérettes est assez riche pour contenter les plus difficiles et attirer la foule.

Le système de souscription qu'offrent MM. Lajoie et Lavigne au public n'est pas complet. Les carnets de billets de 25 centins à \$ 1.00 sont une excellente trouvaille ; mais faudrait-il, au moins, qu'ils donnassent un droit acquis à des places ; or, il paraît qu'il sera nécessaire d'aller chaque samedi retenir les places que l'on désire pour les jours de la semaine suivante, qui devront être indiqués par le porteur du carnet. Retenir ainsi plusieurs jours à l'avance des places sans savoir, la plupart du temps, exactement le nombre dont on peut avoir besoin, est une difficulté. Pourquoi simplement ne pas avoir un système d'abonnement qui permettrait d'aller au *Solmer Park* quand et avec qui on voudrait ? Nous devons être très reconnaissants à MM. Lavigne et Lajoie de l'heureuse initiative qu'ils prennent ; mais ils nous demandent, au préalable, un engagement, et nous ne savons pas avec qui nous nous engagerons ; la troupe peut être excellente, mais ne pas plaire au public, et nous ne voulons pas que l'on nous donne, comme cela est déjà arrivé trop souvent à Montréal, des troupes dont *l'étoile seule* a de la valeur, et le reste donne envie de jeter des pommes cuites. Que l'on se rappelle le "Raoul" et les choristes des *Huguenots* représentés l'année dernière à l'*Académie*, et je ne crois pas me tromper en pensant que tous nos lecteurs seront de notre avis.

Nous sommes et nous serons les premiers à encourager MM. Lavigne et Lajoie dans leur projet, qui peut devenir parfait ; je ne doute pas qu'ils ne parviennent à donner satisfaction à un public qui ne demande qu'à les encourager.

*L'Opinion Publique* recevra avec reconnaissance tous les renseignements que ses charmantes lectrices voudront bien lui communiquer. Elle publiera régulièrement une liste de jours de réception, liste qu'elle commence dès aujourd'hui.

Mme L. D. Mignault, 155, rue Bleury, jeudi.

Mme Horace Archambault, rue Dorchester, vendredi.

Mme F. X. Choquet, 165, rue Saint-Denis, mercredi.

Mme Henri Archambault, 112, Champ de Mars, vendredi.

UN MONDAIN.

## COLONNE POUR RIRE.

Deux fins buveurs sont à table.

Le domestique apporte une bouteille que recouvrent maintes toiles d'araignée et qu'il porte avec un religieux respect.

— Cette bouteille a plus de vingt ans, dit l'amphitryon à son invité.

— Hélas ! fait l'autre, elle est bien petite pour son âge.

Marius et Cassoulet causent de duels :

— Sais-tu ce que c'est qu'une insulte ? dit Marius.

— C'est une ligne droite, répond Cassoulet.

— Allons donc !

— Mais si. C'est le plus court chemin d'un poing à un autre.

Les cochers :

La scène se passe à une station de voitures : deux chevaliers du fouet taillent une bavette en attendant pratique.

— Qu'a-t-il, donc, le gros Pierre ? Lui qui est si gai d'ordinaire, il a une mine funèbre : on dirait qu'il broie du noir.

— Tiens ! je te crois ; il vient d'écraser un croquemort !

Petit dictionnaire fin-de-siècle :

Athéisme. — Horizon des mauvaises consciences.

Défiance. — Un des fruits de l'expérience qu'on ne mange guère que lorsqu'on n'a plus de dents.

Ligne politique. — Canne à pêche... en eau trouble.

Oiseau. — Un être qui passe sa vie à muer et à remuer.

Souvenir. — Crépuscule du cœur.

Vieux garçon. — Un déserteur qui *blague* l'armée.

X... reçoit si bien sa femme devant ses amis que l'un d'eux lui disait un jour :

— Tu n'es guère aimable avec elle, je ne te reconnais plus. Toi qui, dans le temps, l'aurais mangée !

— Oh ! mon cher ! ce que je regrette de ne pas l'avoir fait !

Propos de cercle :

— Quel âge a donc ton oncle ?

— Quatre-vingt-six ans.

— Quel viveur !

La grammaire fantaisiste du *Tam-Tam* :

NOMS MASCULINS

NOMS FÉMININS

Un cabas..... Une cabale.

Un canon..... Une cannette.

Un chèque..... Une chique.

Un concert..... Une conserve.

Un dos..... Une dot.

Un épi..... Une épice.

Un gigot..... Une gigolette.

Un pou..... Une poubelle.

Un scau..... Une sauce.

Un solo..... Une sole.

Un sou..... Une soupe.

Un tronc..... Une trompette.

Et pour faire le treizième à la douzaine :

Pilori..... Poule au riz.

~~~~~  
L'OPINION PUBLIQUE.  
~~~~~

LES  
HOMMES DU JOUR

GALERIE DE PORTRAITS CANADIENS

PARAISANT PAR SÉRIES

~~~~~  
*MONUMENT ÉRIGÉ À LA GLOIRE DE LA CONFÉDÉRATION  
CANADIENNE*  
~~~~~

**GRANDE ÉDITION:**

*50 CENTINS LA SÉRIE*

**ÉDITION POPULAIRE:**

*15 CENTINS LA SÉRIE*  
~~~~~

Chaque série comprendra le portrait, la biographie et le fac-simile d'une lettre ou d'un écrit autographe du sujet. Il n'y aura pas plus de deux séries par mois, et pas plus de cent séries en tout.

Toutes les biographies seront signées par des écrivains distingués.

La grande Édition se vend au prix de 50 centins la série.

L'Édition populaire se vend au prix de 15 centins la série.

La souscription n'est prise que pour l'ouvrage au complet.

~~~~~  
ÉCHANTILLONS ENVOYÉS À DEMANDE  
~~~~~

Souscrivez aux "HOMMES DU JOUR" pour avoir sous les yeux le portrait, la vie, le caractère et l'écriture des hommes éminents de votre pays.

~~~~~  
L'expédition des numéros de l'Édition populaire se fera par la poste, et la collection, périodiquement, par les agents ou par la malle.  
~~~~~

Adressez: LE DIRECTEUR,

"LES HOMMES DU JOUR"

B. P. No. 1579, MONTREAL.

